ROSALBA

CHILDREN'S ROOM

NY PUBLIC LIBRARY THE BRANCH LIBRARIES
3 3333 13615 2705

B123028

Fr.- Jaquet
Rosalba

Rosalba

COLLECTION DU LIVRE D'ART
DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE

publiée sous la direction artistique
de
Raymond de Rigné

Pour l'Enfance

CONTES D'UN GRAND-PAPA *par James Jaquet*

ROSALBA et autres contes, *1 vol. cartonné avec 56 compositions d'Hérouard* . . . . . *frs. 1300*

Tirages séparés :

ROSALBA, *1 vol. cartonné avec 20 compositions d'Hérouard* . . . . . *frs.* 7

JOSEPH, LE PETIT SAVOYARD, *1 vol. cart. avec 20 compositions d'Hérouard* . . . . . *frs.* 7

PATAUD, *1 vol. cartonné avec 20 compositions d'Hérouard* . . . . . *frs.* 7

LE PETIT JACQUES, *par James Jaquet*

Ouvrages divers

LA ROMANCE DU TROUBADOUR, *par James Jaquet*

L'EVANGILE DE LA CRÉATION, *par Jean d'Arvil*

etc.

Pour la Jeunesse

NACH PARIS ! *par Louis Dumur* (Texte révisé)

UN COMPAGNON DE JEANNE D'ARC, *par Jean d'Arvil*

etc.

LES CONTES D'UN GRAND-PAPA

PAR

JAMES JAQUET

ROSALBA

et autres contes

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

La Renaissance Universelle

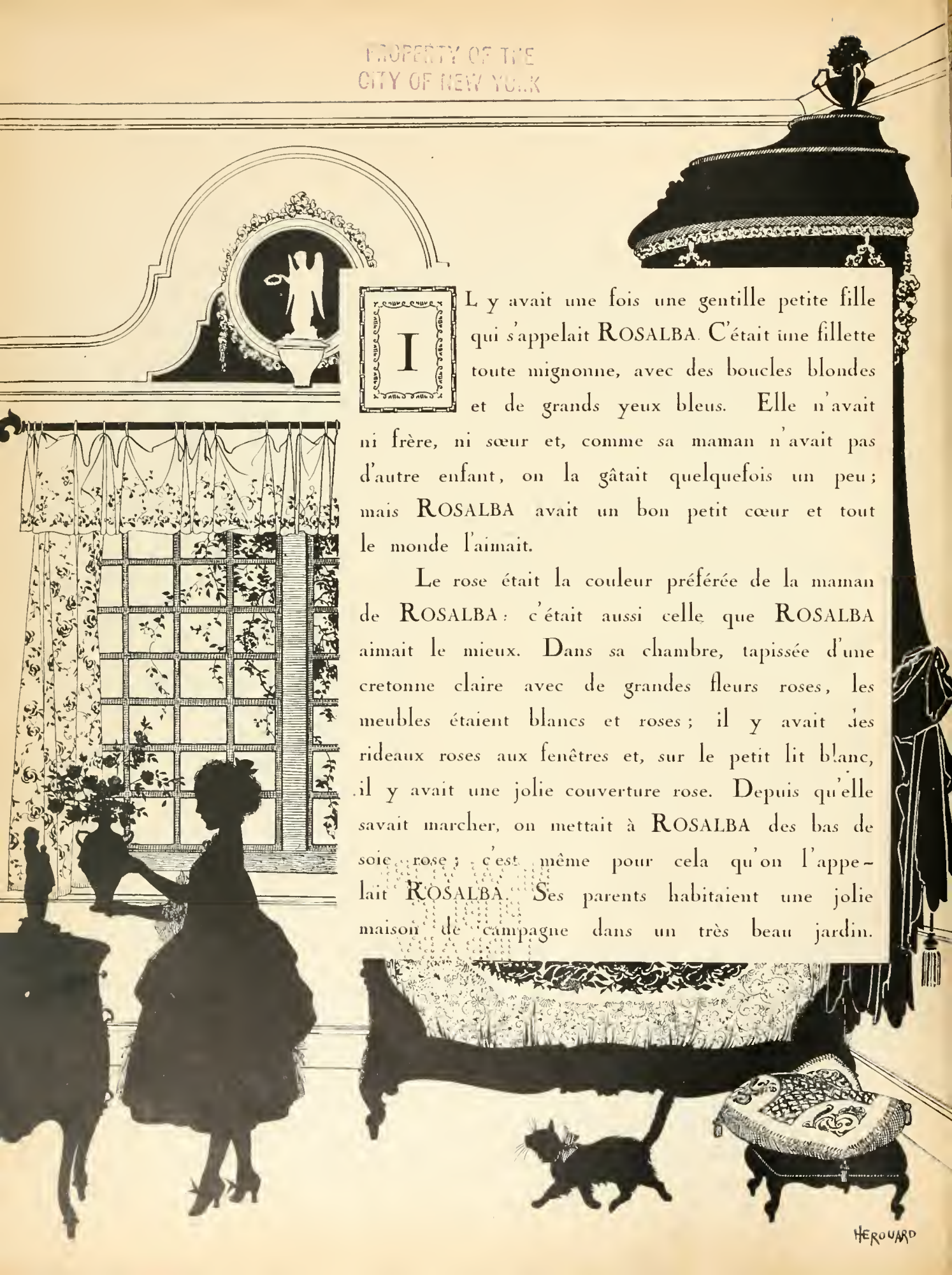
Imprimerie Ch. Baby à Mulhouse

1922
COPYRIGHT BY JAMES JAQUET
Tous droits réservés.

CHILDREN'S
J
B 123028

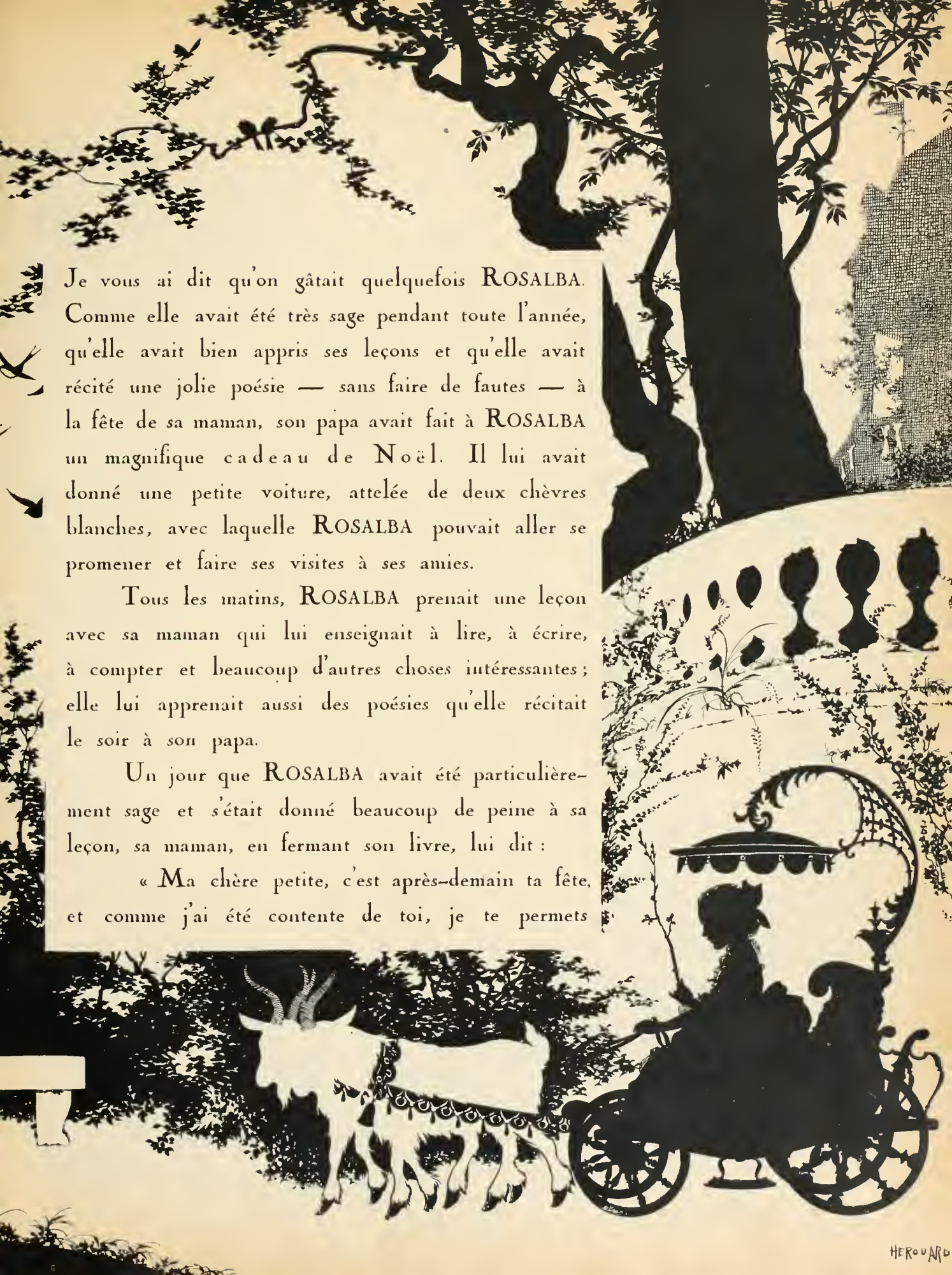
THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
CIRCULATION DEPARTMENT
ST. AGNES BRANCH, 444 AMSTERDAM AVE.

PROPERTY OF THE
CITY OF NEW YORK



IL y avait une fois une gentille petite fille qui s'appelait ROSALBA. C'était une fillette toute mignonne, avec des boucles blondes et de grands yeux bleus. Elle n'avait ni frère, ni sœur et, comme sa maman n'avait pas d'autre enfant, on la gâtait quelquefois un peu; mais ROSALBA avait un bon petit cœur et tout le monde l'aimait.

Le rose était la couleur préférée de la maman de ROSALBA: c'était aussi celle que ROSALBA aimait le mieux. Dans sa chambre, tapissée d'une cretonne claire avec de grandes fleurs roses, les meubles étaient blancs et roses; il y avait des rideaux roses aux fenêtres et, sur le petit lit blanc, il y avait une jolie couverture rose. Depuis qu'elle savait marcher, on mettait à ROSALBA des bas de soie rose; c'est même pour cela qu'on l'appelait ROSALBA. Ses parents habitaient une jolie maison de campagne dans un très beau jardin.



Je vous ai dit qu'on gâtait quelquefois ROSALBA. Comme elle avait été très sage pendant toute l'année, qu'elle avait bien appris ses leçons et qu'elle avait récité une jolie poésie — sans faire de fautes — à la fête de sa maman, son papa avait fait à ROSALBA un magnifique cadeau de Noël. Il lui avait donné une petite voiture, attelée de deux chèvres blanches, avec laquelle ROSALBA pouvait aller se promener et faire ses visites à ses amies.

Tous les matins, ROSALBA prenait une leçon avec sa maman qui lui enseignait à lire, à écrire, à compter et beaucoup d'autres choses intéressantes ; elle lui apprenait aussi des poésies qu'elle récitait le soir à son papa.

Un jour que ROSALBA avait été particulièrement sage et s'était donné beaucoup de peine à sa leçon, sa maman, en fermant son livre, lui dit :

« Ma chère petite, c'est après-demain ta fête, et comme j'ai été contente de toi, je te permets

HEROUARD

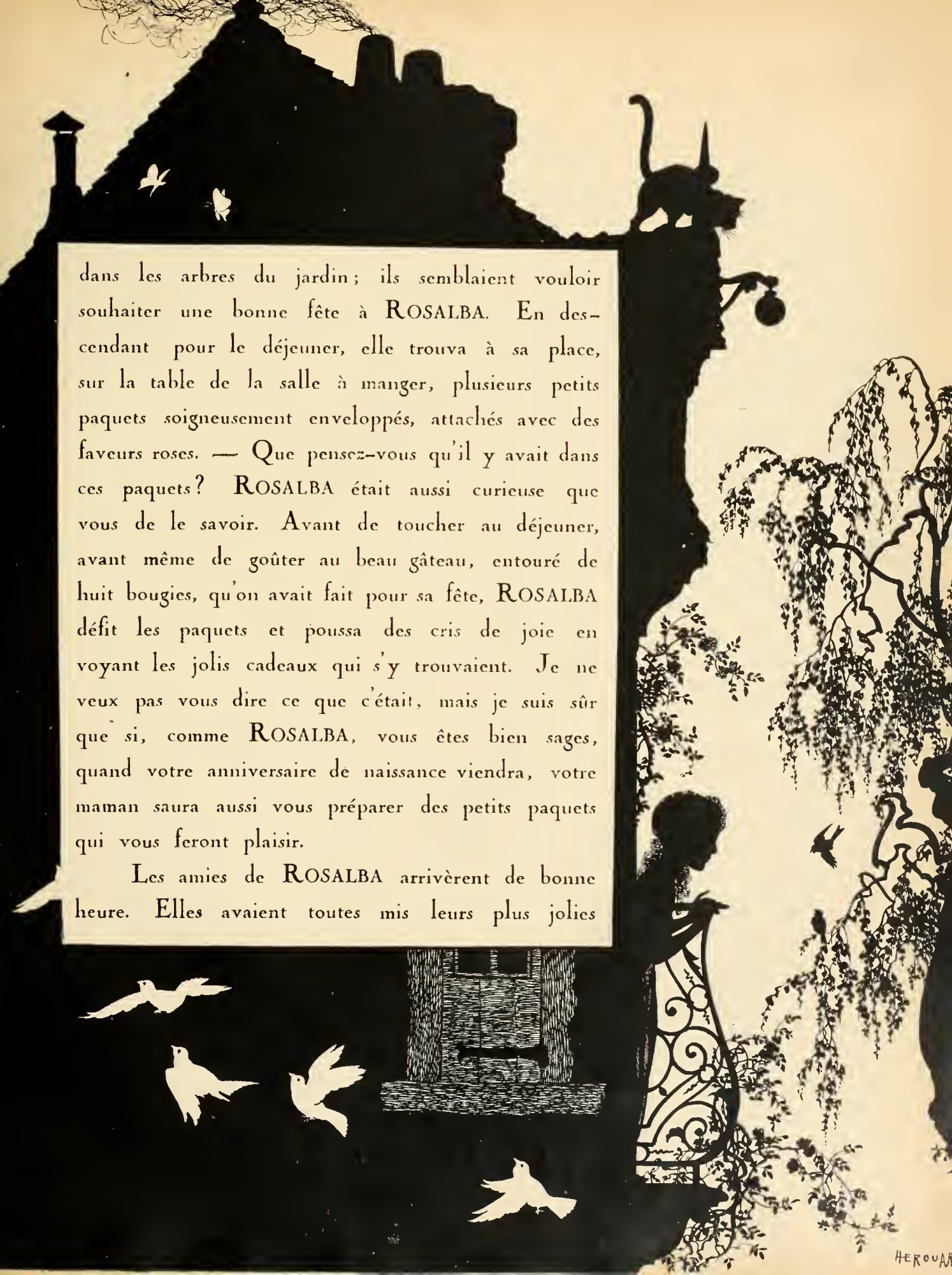
d'inviter tes amies à venir passer l'après-midi ici. Vous pourrez courir, jouer dans le jardin et je vous préparerai une surprise qui vous amusera. »

ROSALBA remercia beaucoup sa maman et aurait bien voulu savoir de quelle surprise il s'agissait, mais on lui avait appris qu'il ne faut pas être indiscrète et puis, si sa maman lui avait dit ce qu'elle voulait préparer, ce n'eut plus été une surprise, n'est-ce pas ?

ROSALBA embrassa donc sa maman et partit dans sa petite voiture pour inviter ses amies. Comme on aimait beaucoup aller chez elle, qu'il y avait toujours d'excellents goûters et qu'on savait que c'était la fête de ROSALBA, toutes les petites filles acceptèrent avec joie.

Le matin, en se réveillant, ROSALBA sauta à bas de son lit et courut à la fenêtre pour voir le temps qu'il faisait. Un beau soleil brillait dans un ciel bleu et les oiseaux chantaient joyeusement

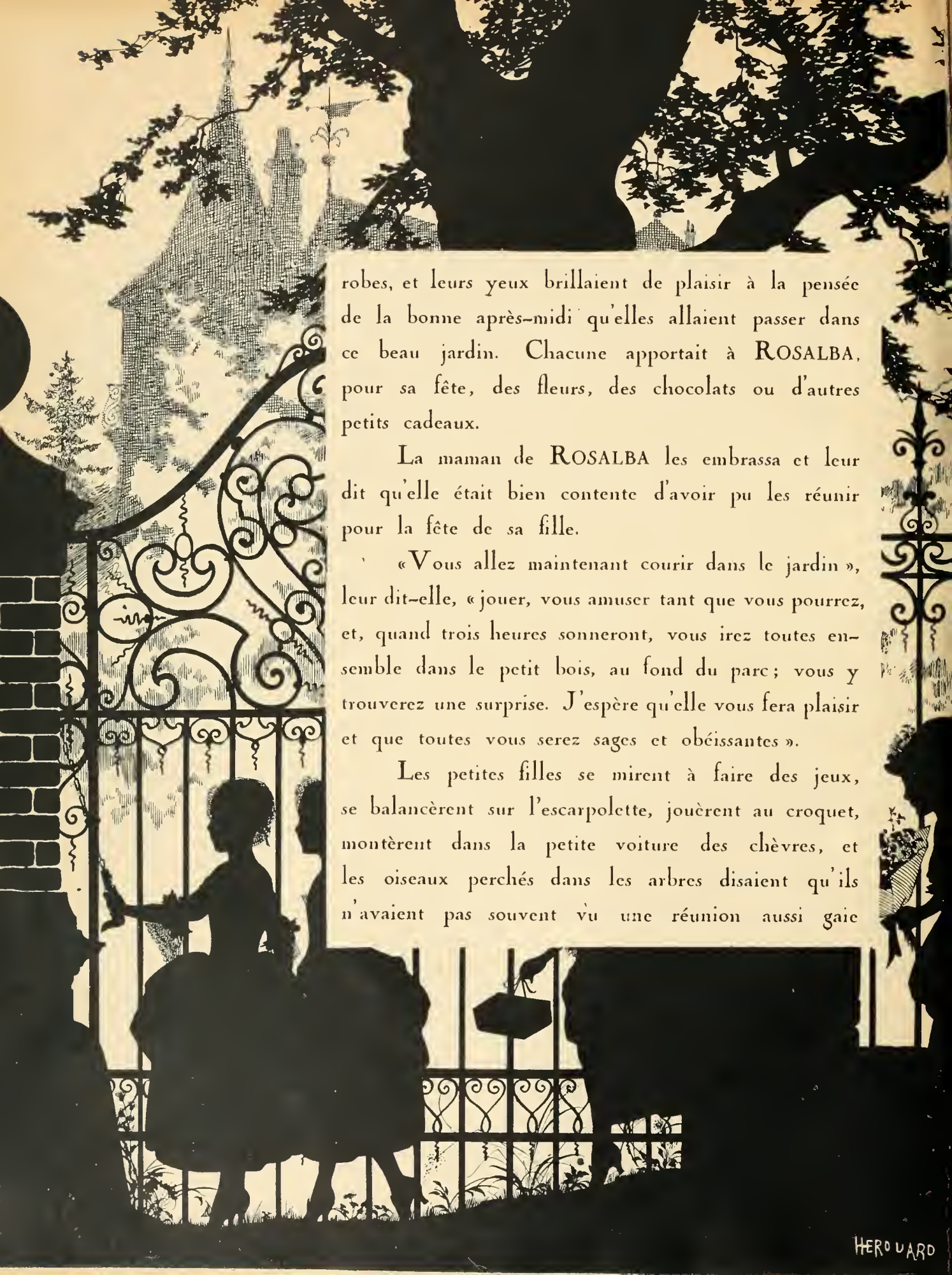
HEROUARD



dans les arbres du jardin ; ils semblaient vouloir souhaiter une bonne fête à ROSALBA. En descendant pour le déjeuner, elle trouva à sa place, sur la table de la salle à manger, plusieurs petits paquets soigneusement enveloppés, attachés avec des faveurs roses. — Que pensez-vous qu'il y avait dans ces paquets ? ROSALBA était aussi curieuse que vous de le savoir. Avant de toucher au déjeuner, avant même de goûter au beau gâteau, entouré de huit bougies, qu'on avait fait pour sa fête, ROSALBA défit les paquets et poussa des cris de joie en voyant les jolis cadeaux qui s'y trouvaient. Je ne veux pas vous dire ce que c'était, mais je suis sûr que si, comme ROSALBA, vous êtes bien sages, quand votre anniversaire de naissance viendra, votre maman saura aussi vous préparer des petits paquets qui vous feront plaisir.

Les amies de ROSALBA arrivèrent de bonne heure. Elles avaient toutes mis leurs plus jolies

HEROUAR

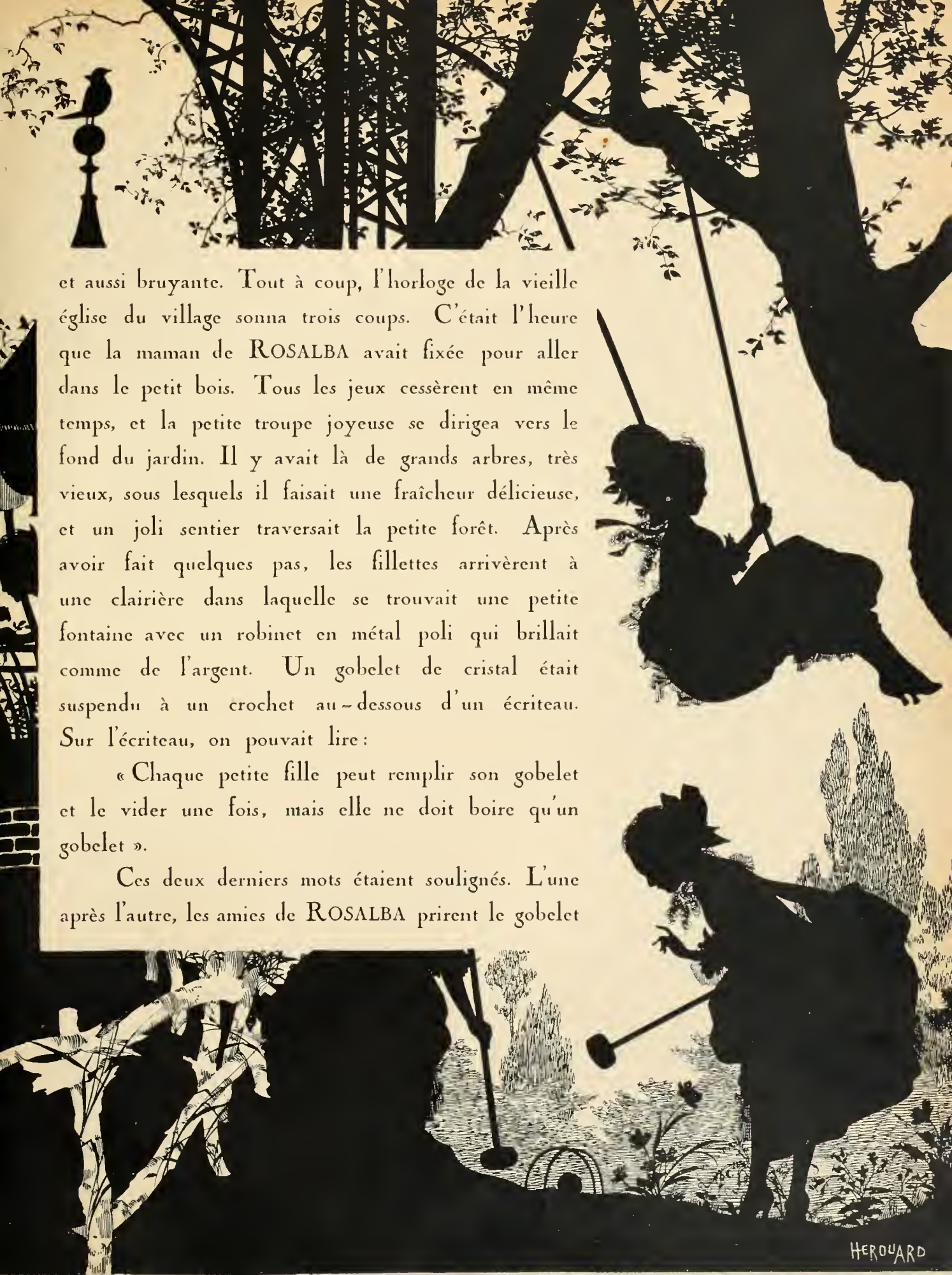


robes, et leurs yeux brillaient de plaisir à la pensée de la bonne après-midi qu'elles allaient passer dans ce beau jardin. Chacune apportait à ROSALBA, pour sa fête, des fleurs, des chocolats ou d'autres petits cadeaux.

La maman de ROSALBA les embrassa et leur dit qu'elle était bien contente d'avoir pu les réunir pour la fête de sa fille.

« Vous allez maintenant courir dans le jardin », leur dit-elle, « jouer, vous amuser tant que vous pourrez, et, quand trois heures sonneront, vous irez toutes ensemble dans le petit bois, au fond du parc ; vous y trouverez une surprise. J'espère qu'elle vous fera plaisir et que toutes vous serez sages et obéissantes ».

Les petites filles se mirent à faire des jeux, se balancèrent sur l'escarpolette, jouèrent au croquet, montèrent dans la petite voiture des chèvres, et les oiseaux perchés dans les arbres disaient qu'ils n'avaient pas souvent vu une réunion aussi gaie



et aussi bruyante. Tout à coup, l'horloge de la vieille église du village sonna trois coups. C'était l'heure que la maman de ROSALBA avait fixée pour aller dans le petit bois. Tous les jeux cessèrent en même temps, et la petite troupe joyeuse se dirigea vers le fond du jardin. Il y avait là de grands arbres, très vieux, sous lesquels il faisait une fraîcheur délicieuse, et un joli sentier traversait la petite forêt. Après avoir fait quelques pas, les fillettes arrivèrent à une clairière dans laquelle se trouvait une petite fontaine avec un robinet en métal poli qui brillait comme de l'argent. Un gobelet de cristal était suspendu à un crochet au-dessous d'un écriteau. Sur l'écriteau, on pouvait lire :

« Chaque petite fille peut remplir son gobelet et le vider une fois, mais elle ne doit boire qu'un gobelet ».

Ces deux derniers mots étaient soulignés. L'une après l'autre, les amies de ROSALBA prirent le gobelet

et tournèrent le robinet. Que croyez-vous qu'il coula de la fontaine ? Un délicieux sirop de framboise. Après que chacune des petites filles se fut régalée, on suspendit de nouveau le gobelet à son crochet. Parmi les amies de ROSALBA il y avait une méchante petite fille qui s'appelait EUPHROSINE. Elle était désobéissante et souvent ne disait pas la vérité. La maman de ROSALBA ne l'aimait pas beaucoup et aurait préféré ne pas l'inviter. Mais la bonne ROSALBA avait intercédé pour sa petite amie, pensant qu'elle aurait trop de chagrin si elle apprenait qu'on l'avait laissée de côté. EUPHROSINE aurait dû être reconnaissante du bon mouvement de ROSALBA et être très sage, mais son mauvais caractère prit le dessus et elle déclara qu'elle avait encore soif et qu'elle voulait boire un second gobelet. Les autres petites filles essayèrent de lui faire comprendre combien c'était mal de désobéir, mais rien n'y fit. EUPHROSINE répondit que

la maman de ROSALBA ne les voyait pas, que si personne ne rapportait, elle ne le saurait jamais, et, prenant le gobelet, elle le vida une seconde et même une troisième fois. Les petites filles furent très tristes de ne pas avoir pu empêcher EUPHROSINE de désobéir, mais comme elles avaient fait ce qu'elles avaient pu, bientôt elles n'y pensèrent plus.

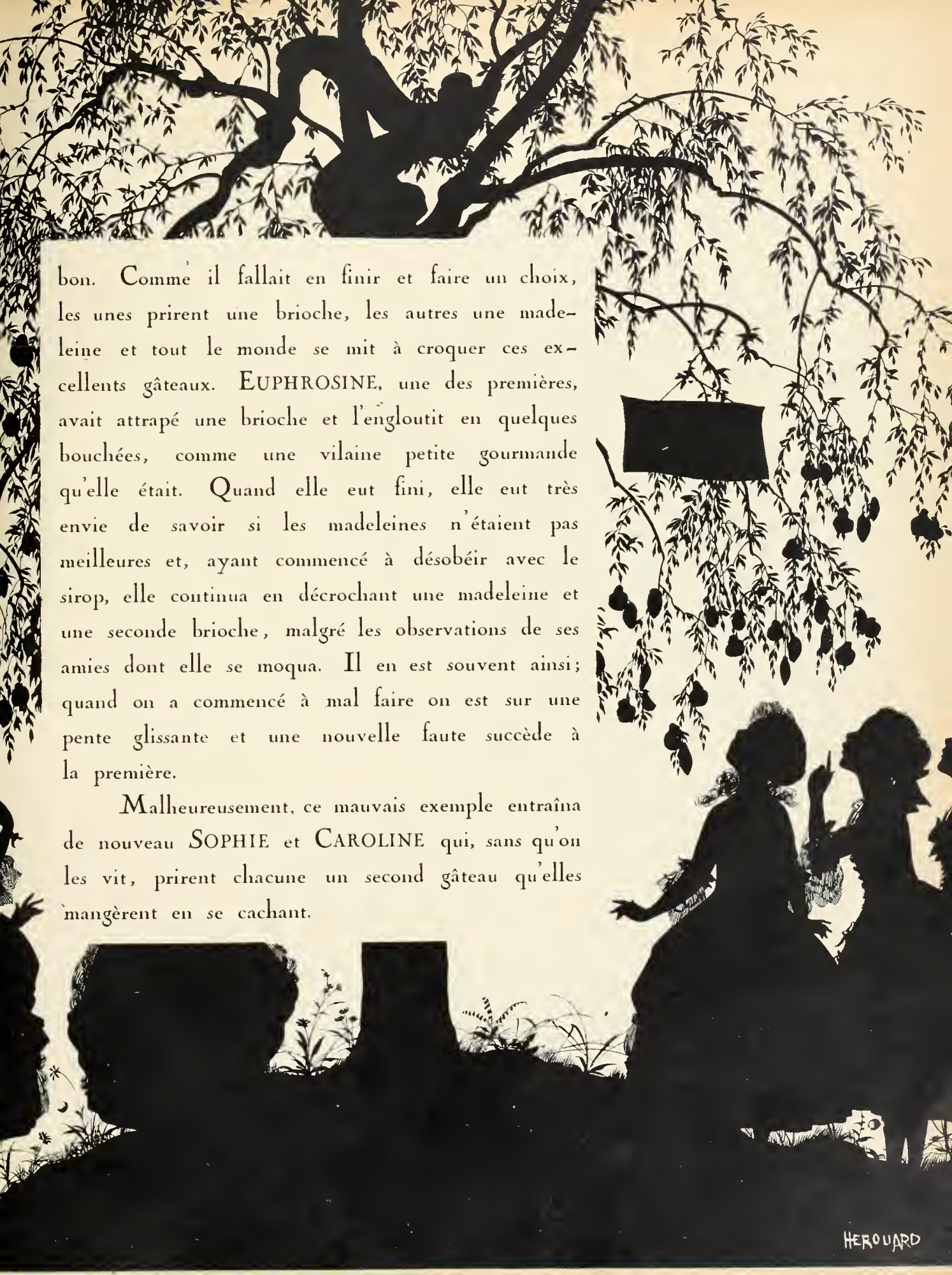
Parmi elles il y en avait deux qui s'appelaient SOPHIE et CAROLINE. Elles n'avaient rien dit quand on fit des observations et causèrent un instant à voix basse entre elles. Au lieu de suivre leurs amies qui s'éloignaient, elles restèrent en arrière, et une fois sûres de ne plus être vues, retournèrent à la fontaine où chacune but encore un verre de sirop, puis elles rejoignirent en courant la petite troupe joyeuse.

En continuant leur chemin dans la forêt, au prochain tournant, les petites filles trouvèrent un

bel arbre auquel pendait une quantité de brioches et de madeleines. Plus d'une se dit qu'elle aimerait bien avoir dans son jardin un arbre comme celui-là où les gâteaux poussent comme les pommes sur les pommiers. ROSALBA ne disait rien, mais riait intérieurement, parce qu'elle savait bien que c'était sa maman qui avait suspendu ces bonnes choses à l'arbre. Un écriteau était fixé à une branche, comme à la fontaine ; il portait ces mots :

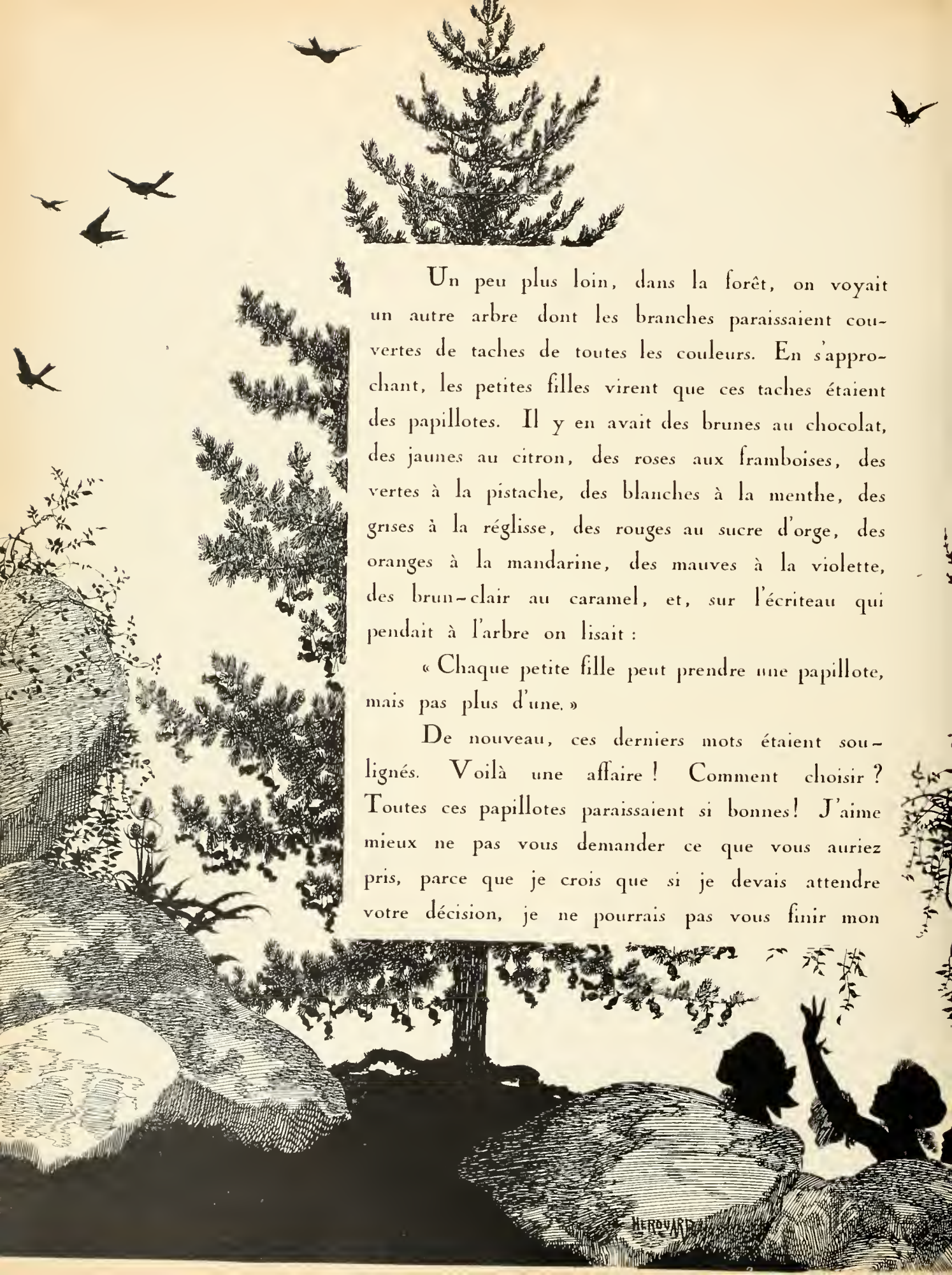
« Chaque petite fille peut choisir une brioche ou une madeleine, mais elle ne doit pas prendre plus d'un gâteau. »

Je me demande ce que vous auriez choisi si vous aviez été à leur place. Les petites filles eurent une certaine peine à se décider. Elles tournèrent d'abord autour de l'arbre en approchant leur petit nez des friandises qui pendaient aux branches. Les brioches toute dorées étaient bien appétissantes, mais les madeleines sentaient joliment



bon. Comme il fallait en finir et faire un choix, les unes prirent une brioche, les autres une madeleine et tout le monde se mit à croquer ces excellents gâteaux. EUPHROSINE, une des premières, avait attrapé une brioche et l'engloutit en quelques bouchées, comme une vilaine petite gourmande qu'elle était. Quand elle eut fini, elle eut très envie de savoir si les madeleines n'étaient pas meilleures et, ayant commencé à désobéir avec le sirop, elle continua en décrochant une madeleine et une seconde brioche, malgré les observations de ses amies dont elle se moqua. Il en est souvent ainsi; quand on a commencé à mal faire on est sur une pente glissante et une nouvelle faute succède à la première.

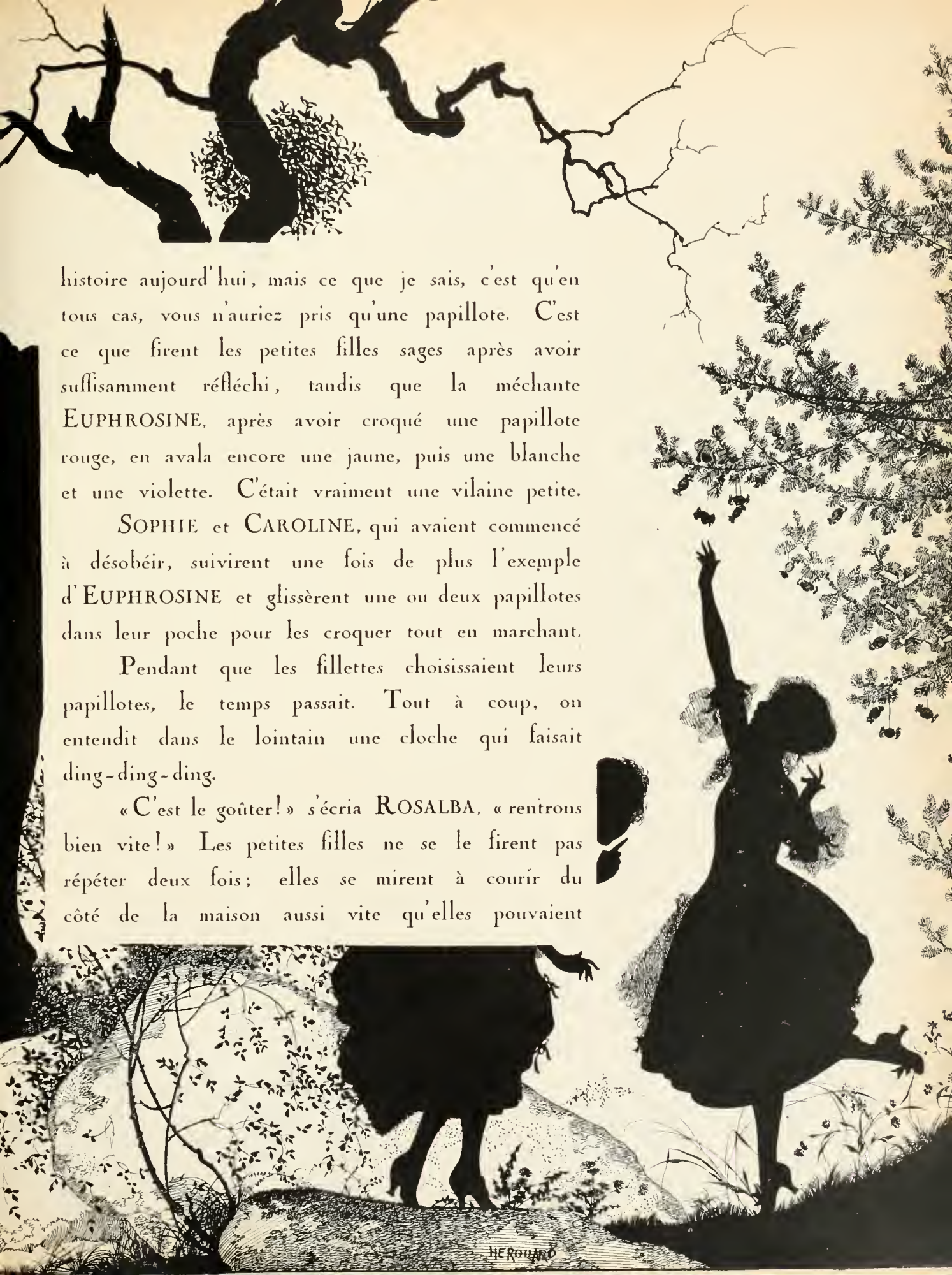
Malheureusement, ce mauvais exemple entraîna de nouveau SOPHIE et CAROLINE qui, sans qu'on les vit, prirent chacune un second gâteau qu'elles mangèrent en se cachant.



Un peu plus loin, dans la forêt, on voyait un autre arbre dont les branches paraissaient couvertes de taches de toutes les couleurs. En s'approchant, les petites filles virent que ces taches étaient des papillotes. Il y en avait des brunes au chocolat, des jaunes au citron, des roses aux framboises, des vertes à la pistache, des blanches à la menthe, des grises à la réglisse, des rouges au sucre d'orge, des oranges à la mandarine, des mauves à la violette, des brun-clair au caramel, et, sur l'écriteau qui pendait à l'arbre on lisait :

« Chaque petite fille peut prendre une papillote, mais pas plus d'une. »

De nouveau, ces derniers mots étaient soulignés. Voilà une affaire ! Comment choisir ? Toutes ces papillotes paraissaient si bonnes ! J'aime mieux ne pas vous demander ce que vous auriez pris, parce que je crois que si je devais attendre votre décision, je ne pourrais pas vous finir mon



histoire aujourd'hui, mais ce que je sais, c'est qu'en tous cas, vous n'auriez pris qu'une papillote. C'est ce que firent les petites filles sages après avoir suffisamment réfléchi, tandis que la méchante EUPHROSINE, après avoir croqué une papillote rouge, en avala encore une jaune, puis une blanche et une violette. C'était vraiment une vilaine petite.

SOPHIE et CAROLINE, qui avaient commencé à désobéir, suivirent une fois de plus l'exemple d'EUPHROSINE et glissèrent une ou deux papillotes dans leur poche pour les croquer tout en marchant.

Pendant que les fillettes choisissaient leurs papillotes, le temps passait. Tout à coup, on entendit dans le lointain une cloche qui faisait ding-ding-ding.

« C'est le goûter! » s'écria ROSALBA, « rentrons bien vite! » Les petites filles ne se le firent pas répéter deux fois; elles se mirent à courir du côté de la maison aussi vite qu'elles pouvaient

et arrivèrent presque ensemble près de la maman de ROSALBA qui les attendait sur la terrasse. Le goûter était servi sur une grande table, en plein air, et les petites filles battirent des mains quand elles virent toutes les bonnes choses qu'on leur avait préparées. Il y avait du chocolat, du thé, du café, du cacao, des gâteaux de toute espèce, une torche aux marrons, des tartelettes aux fruits, des macarons à la noisette, des brioches, des biscuits, des madeleines, de la crême à la vanille, des glaces aux fraises, aux framboises, à l'ananas, des corbeilles de fruits avec des pommes, des poires, des pêches, des reines-Claude, des mirabelles, des raisins et encore beaucoup d'autres bonnes choses. Alors, la maman de ROSALBA leur dit :

« Maintenant, mes petites filles, vous allez vous laver les mains et nous allons goûter. » En disant cela, regardant autour d'elle, elle vit EUPHROSINE toute pâle qui faisait une affreuse grimace.

« Qu'as-tu donc, méchante petite ? » demanda la maman.

EUPHROSINE se mit à pleurer en disant quelle avait bien mal au cœur.

« Tu m'as désobéi, » reprit la maman. « J'avais écrit qu'on ne devait boire qu'un gobelet de sirop, tu en as bu plusieurs; on ne devait prendre qu'une madeleine ou une brioche et seulement une papillote. Tu as été une vilaine gourmande, tu as désobéi; maintenant tu es punie, tu es malade; tu ne pourras pas goûter avec nous. Va-t'en, . . . je ne veux pas que tu restes avec ROSALBA et je ne t'inviterai plus jamais. »

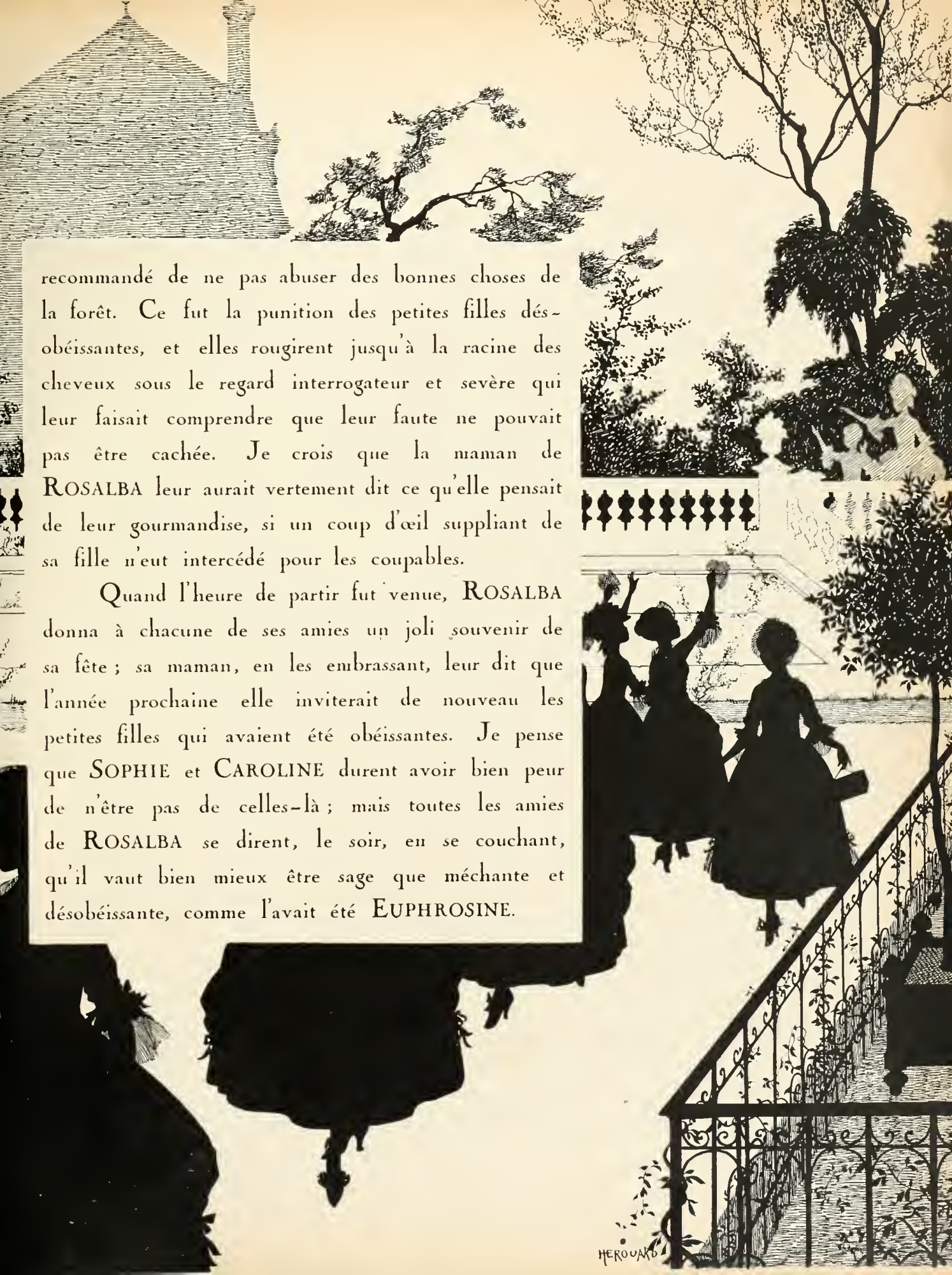
Vous pensez si la pauvre EUPHROSINE fut honteuse d'avoir été ainsi chassée. Elle se mit à sangloter et sortit du jardin avec la bonne de ROSALBA qui devait la reconduire à la maison. Les petites filles qui la regardaient s'éloigner la virent tout-à-coup s'arrêter au milieu de la rue et,

figurez-vous ce qui lui arriva . . . Comme elle avait de plus en plus mal au cœur, elle fit . . . houp . . et tous les passants, qui la regardaient, disaient : « C'est une méchante petite fille gourmande qui a trop mangé et qui est malade. » Quand elle arriva à la maison, sa maman la gronda très fort, la fouetta et la fourra au lit, avec une tasse de camomille.

Les autres petites filles se mirent à table et firent honneur à l'excellent goûter préparé pour elles. Tout était exquis, et nos petites amies se régalaient à qui mieux mieux.

Toutes, sauf CAROLINE et SOPHIE qui, lorsqu'elles eûrent devant elles une assiette de crême au chocolat qu'on avait servie en premier, furent incapables d'en manger, tant elles avaient un poids sur l'estomac. Elles durent laisser passer, sans y toucher, toutes les friandises du goûter. La maman de ROSALBA savait bien pourquoi elle avait

HEROUAR

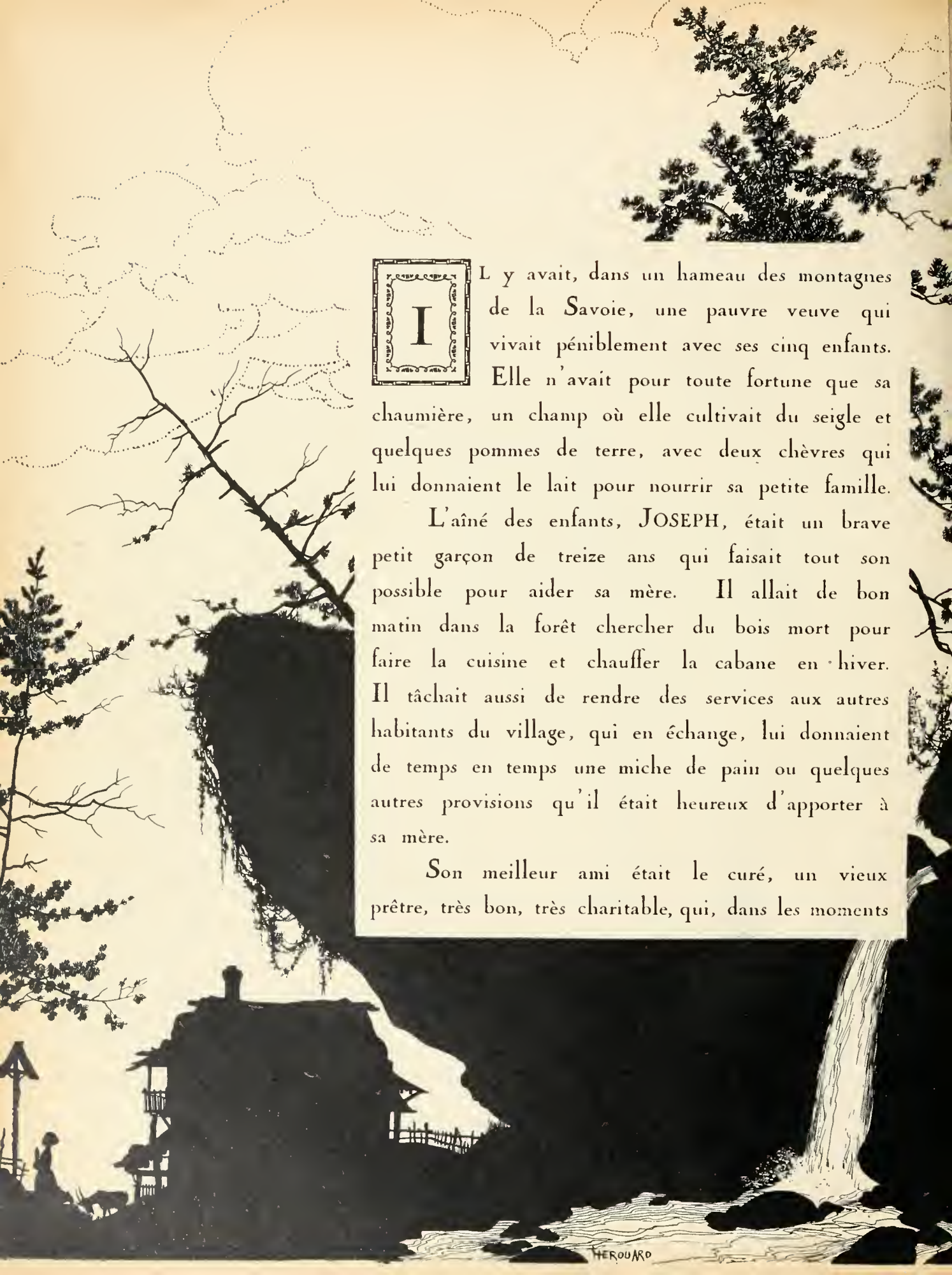


recommandé de ne pas abuser des bonnes choses de la forêt. Ce fut la punition des petites filles désobéissantes, et elles rougirent jusqu'à la racine des cheveux sous le regard interrogateur et sevère qui leur faisait comprendre que leur faute ne pouvait pas être cachée. Je crois que la maman de ROSALBA leur aurait vertement dit ce qu'elle pensait de leur gourmandise, si un coup d'œil suppliant de sa fille n'eut intercédé pour les coupables.

Quand l'heure de partir fut venue, ROSALBA donna à chacune de ses amies un joli souvenir de sa fête ; sa maman, en les embrassant, leur dit que l'année prochaine elle inviterait de nouveau les petites filles qui avaient été obéissantes. Je pense que SOPHIE et CAROLINE durent avoir bien peur de n'être pas de celles-là ; mais toutes les amies de ROSALBA se dirent, le soir, en se couchant, qu'il vaut bien mieux être sage que méchante et désobéissante, comme l'avait été EUPHROSINE.

GOURMANDE
DESOBEISSANTE
MÉCHANTE
MEROUARC

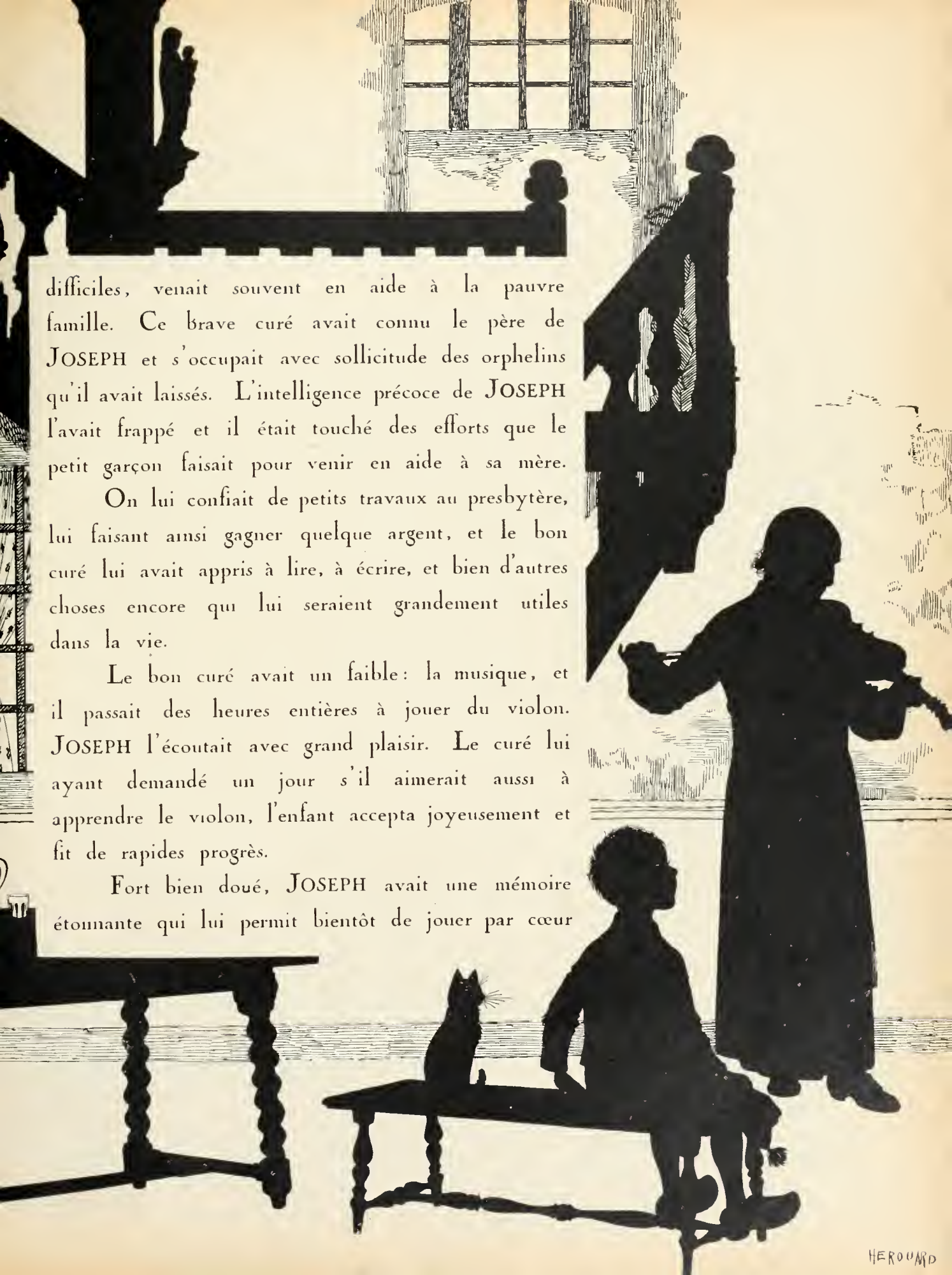
JOSEPH
le petit Savoyard



IL y avait, dans un hameau des montagnes de la Savoie, une pauvre veuve qui vivait péniblement avec ses cinq enfants. Elle n'avait pour toute fortune que sa chaumière, un champ où elle cultivait du seigle et quelques pommes de terre, avec deux chèvres qui lui donnaient le lait pour nourrir sa petite famille.

L'aîné des enfants, JOSEPH, était un brave petit garçon de treize ans qui faisait tout son possible pour aider sa mère. Il allait de bon matin dans la forêt chercher du bois mort pour faire la cuisine et chauffer la cabane en hiver. Il tâchait aussi de rendre des services aux autres habitants du village, qui en échange, lui donnaient de temps en temps une miche de pain ou quelques autres provisions qu'il était heureux d'apporter à sa mère.

Son meilleur ami était le curé, un vieux prêtre, très bon, très charitable, qui, dans les moments



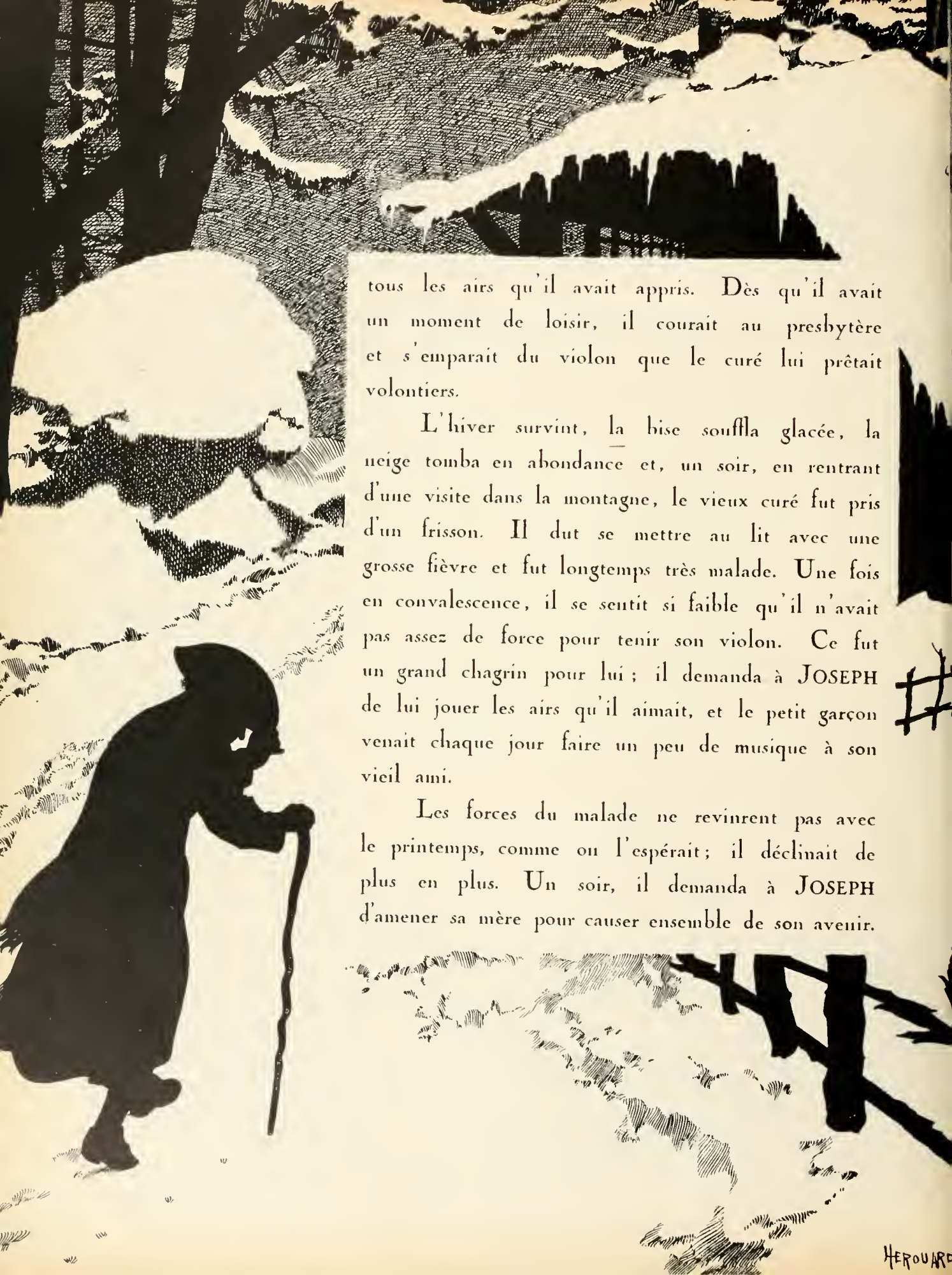
difficiles, venait souvent en aide à la pauvre famille. Ce brave curé avait connu le père de JOSEPH et s'occupait avec sollicitude des orphelins qu'il avait laissés. L'intelligence précoce de JOSEPH l'avait frappé et il était touché des efforts que le petit garçon faisait pour venir en aide à sa mère.

On lui confiait de petits travaux au presbytère, lui faisant ainsi gagner quelque argent, et le bon curé lui avait appris à lire, à écrire, et bien d'autres choses encore qui lui seraient grandement utiles dans la vie.

Le bon curé avait un faible : la musique, et il passait des heures entières à jouer du violon. JOSEPH l'écoutait avec grand plaisir. Le curé lui ayant demandé un jour s'il aimerait aussi à apprendre le violon, l'enfant accepta joyeusement et fit de rapides progrès.

Fort bien doué, JOSEPH avait une mémoire étonnante qui lui permit bientôt de jouer par cœur

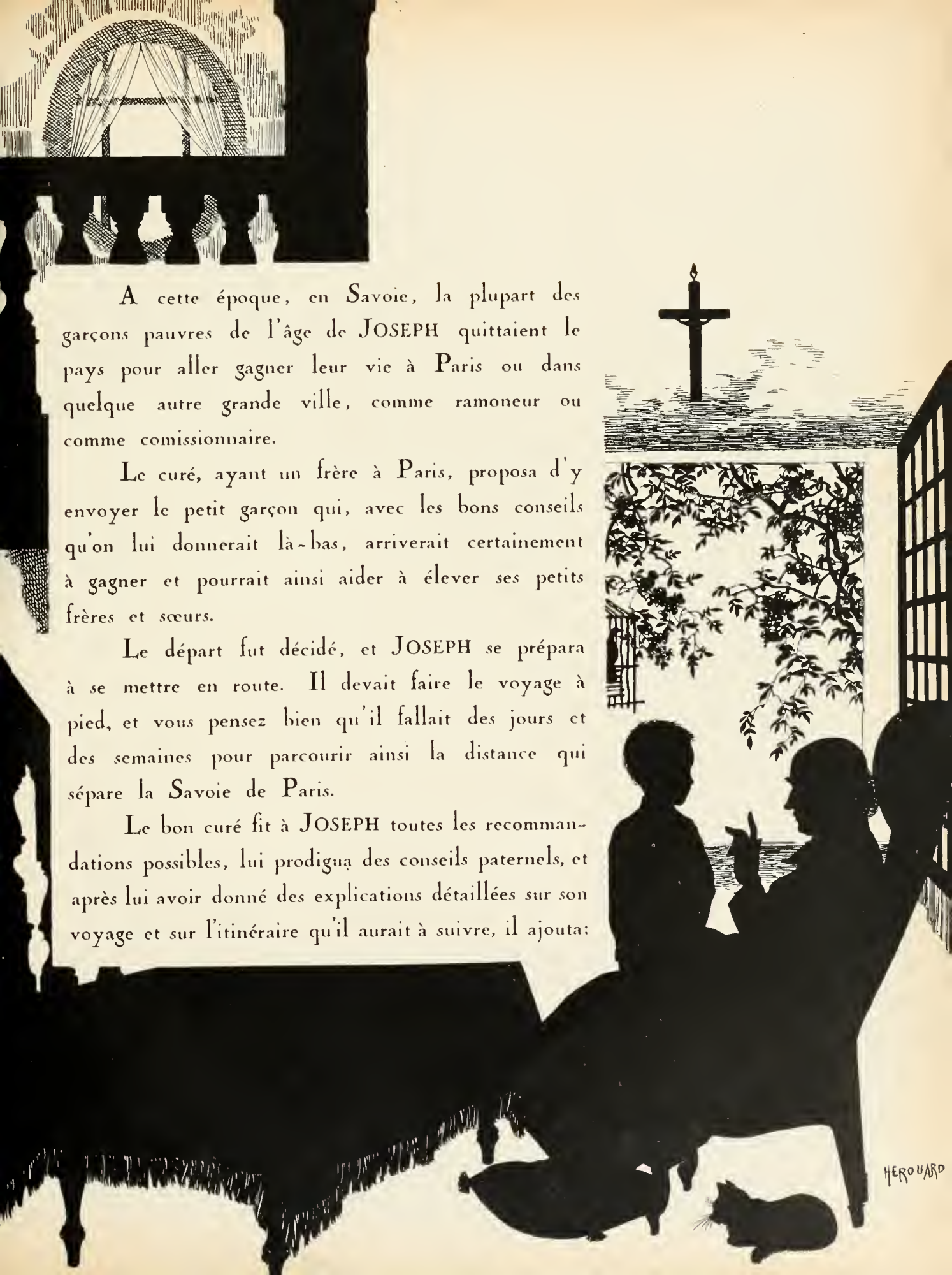
HEROUARD



tous les airs qu'il avait appris. Dès qu'il avait un moment de loisir, il courait au presbytère et s'emparait du violon que le curé lui prêtait volontiers.

L'hiver survint, la bise souffla glacée, la neige tomba en abondance et, un soir, en rentrant d'une visite dans la montagne, le vieux curé fut pris d'un frisson. Il dut se mettre au lit avec une grosse fièvre et fut longtemps très malade. Une fois en convalescence, il se sentit si faible qu'il n'avait pas assez de force pour tenir son violon. Ce fut un grand chagrin pour lui ; il demanda à JOSEPH de lui jouer les airs qu'il aimait, et le petit garçon venait chaque jour faire un peu de musique à son vieil ami.

Les forces du malade ne revinrent pas avec le printemps, comme on l'espérait ; il déclinait de plus en plus. Un soir, il demanda à JOSEPH d'amener sa mère pour causer ensemble de son avenir.

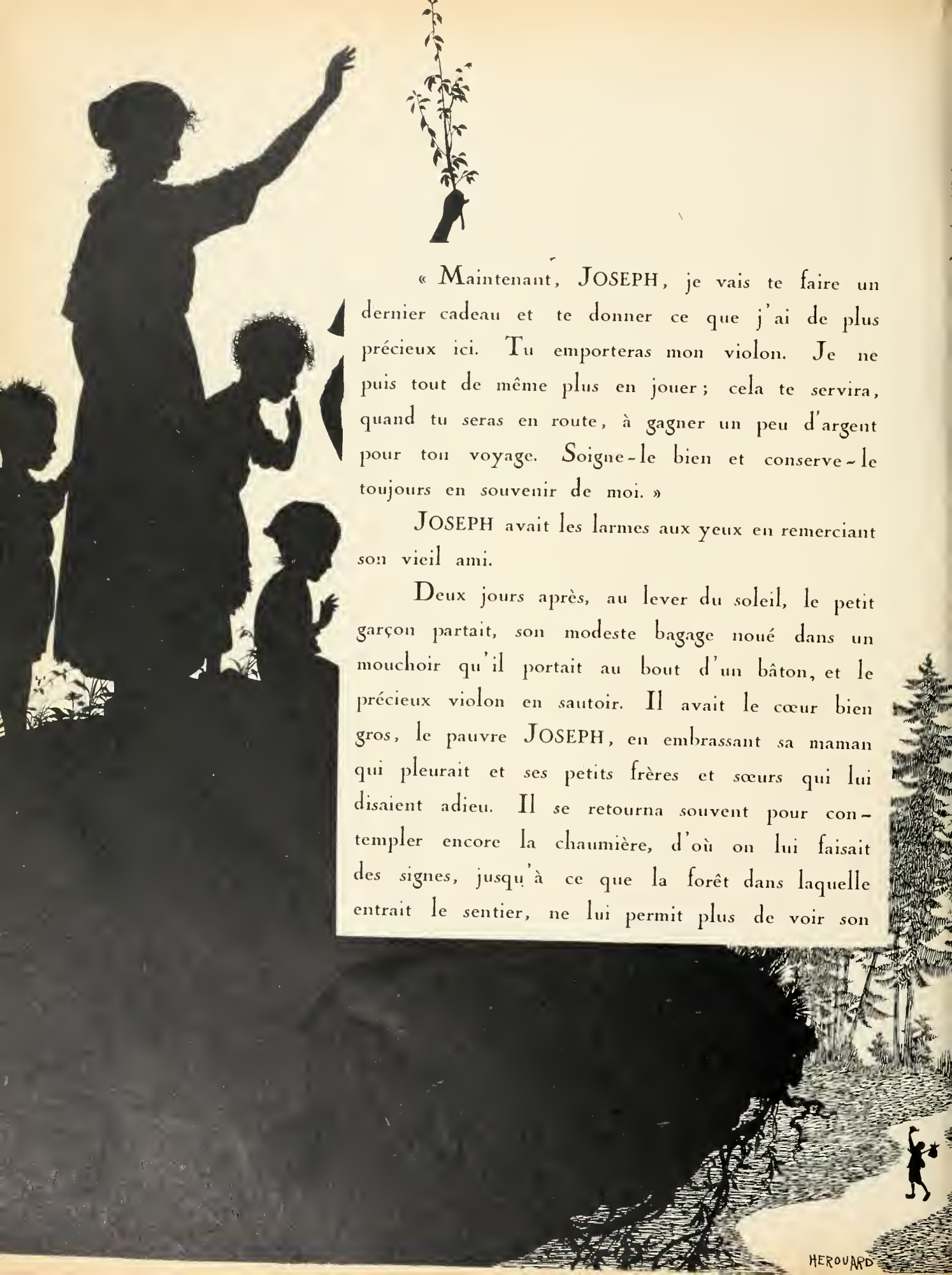


A cette époque, en Savoie, la plupart des garçons pauvres de l'âge de JOSEPH quittaient le pays pour aller gagner leur vie à Paris ou dans quelque autre grande ville, comme ramoneur ou comme comissionnaire.

Le curé, ayant un frère à Paris, proposa d'y envoyer le petit garçon qui, avec les bons conseils qu'on lui donnerait là-bas, arriverait certainement à gagner et pourrait ainsi aider à élever ses petits frères et sœurs.

Le départ fut décidé, et JOSEPH se prépara à se mettre en route. Il devait faire le voyage à pied, et vous pensez bien qu'il fallait des jours et des semaines pour parcourir ainsi la distance qui sépare la Savoie de Paris.

Le bon curé fit à JOSEPH toutes les recommandations possibles, lui prodigua des conseils paternels, et après lui avoir donné des explications détaillées sur son voyage et sur l'itinéraire qu'il aurait à suivre, il ajouta:



« Maintenant, JOSEPH, je vais te faire un dernier cadeau et te donner ce que j'ai de plus précieux ici. Tu emporteras mon violon. Je ne puis tout de même plus en jouer ; cela te servira, quand tu seras en route, à gagner un peu d'argent pour ton voyage. Soigne-le bien et conserve-le toujours en souvenir de moi. »

JOSEPH avait les larmes aux yeux en remerciant son vieil ami.

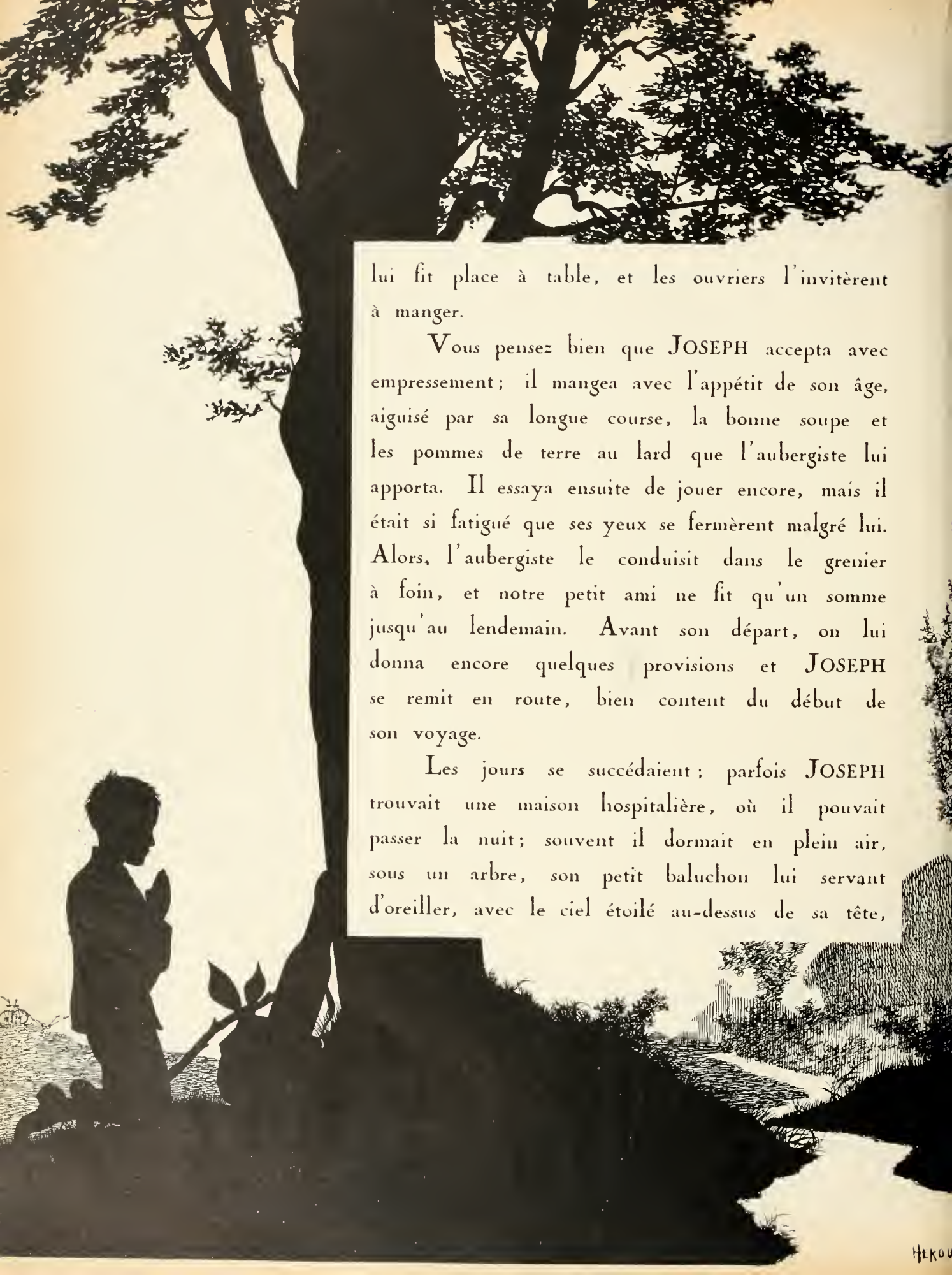
Deux jours après, au lever du soleil, le petit garçon partait, son modeste bagage noué dans un mouchoir qu'il portait au bout d'un bâton, et le précieux violon en sautoir. Il avait le cœur bien gros, le pauvre JOSEPH, en embrassant sa maman qui pleurait et ses petits frères et sœurs qui lui disaient adieu. Il se retourna souvent pour contempler encore la chaumière, d'où on lui faisait des signes, jusqu'à ce que la forêt dans laquelle entrait le sentier, ne lui permit plus de voir son

village natal qu'il n'avait encore jamais quitté. Le petit garçon marcha courageusement jusqu'au soir pour atteindre, avant la fin du jour, l'endroit où il devait passer la nuit. De temps en temps, il s'arrêtait près d'un ruisseau ou d'une fontaine, mangeait un morceau de pain et de fromage, puis, après s'être reposé un moment, reprenait bravement sa route.

Le soleil baissait derrière la montagne quand JOSEPH arriva au village qu'il voulait atteindre. Devant l'unique auberge de l'endroit, quelques ouvriers étaient attablés. En voyant le petit garçon avec son violon, l'un d'eux lui demanda d'où il venait et où il allait.

« Fais voir un peu ce que tu sais jouer, » dit un autre en montrant l'instrument.

JOSEPH accorda son violon et commença une mélodie savoyarde dont les ouvriers chantèrent le refrain en chœur. Quand il eut fini, on

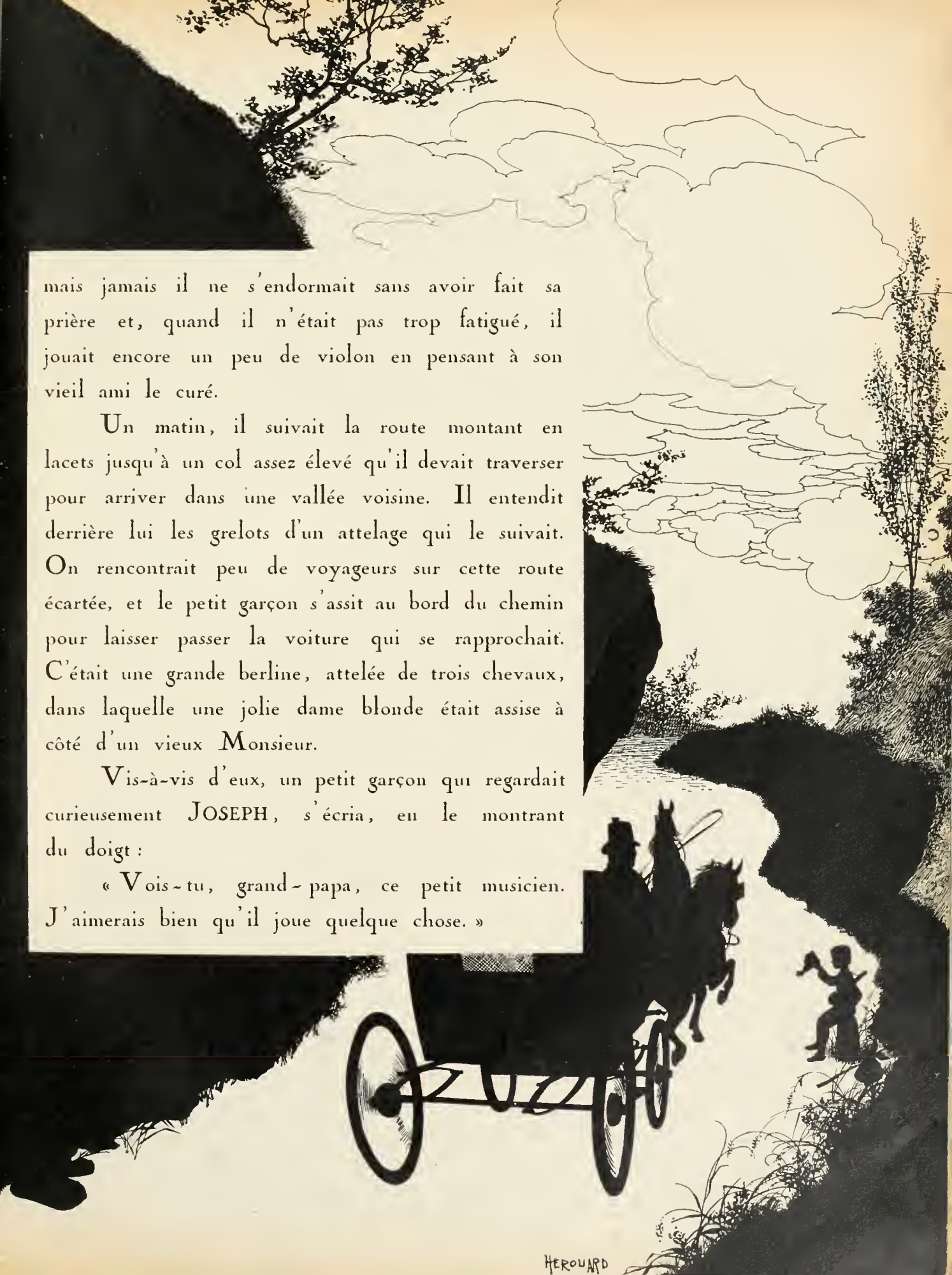


lui fit place à table, et les ouvriers l'invitèrent à manger.

Vous pensez bien que JOSEPH accepta avec empressement ; il mangea avec l'appétit de son âge, aiguisé par sa longue course, la bonne soupe et les pommes de terre au lard que l'aubergiste lui apporta. Il essaya ensuite de jouer encore, mais il était si fatigué que ses yeux se fermèrent malgré lui. Alors, l'aubergiste le conduisit dans le grenier à foin, et notre petit ami ne fit qu'un somme jusqu'au lendemain. Avant son départ, on lui donna encore quelques provisions et JOSEPH se remit en route, bien content du début de son voyage.

Les jours se succédaient ; parfois JOSEPH trouvait une maison hospitalière, où il pouvait passer la nuit ; souvent il dormait en plein air, sous un arbre, son petit baluchon lui servant d'oreiller, avec le ciel étoilé au-dessus de sa tête,

HEROU

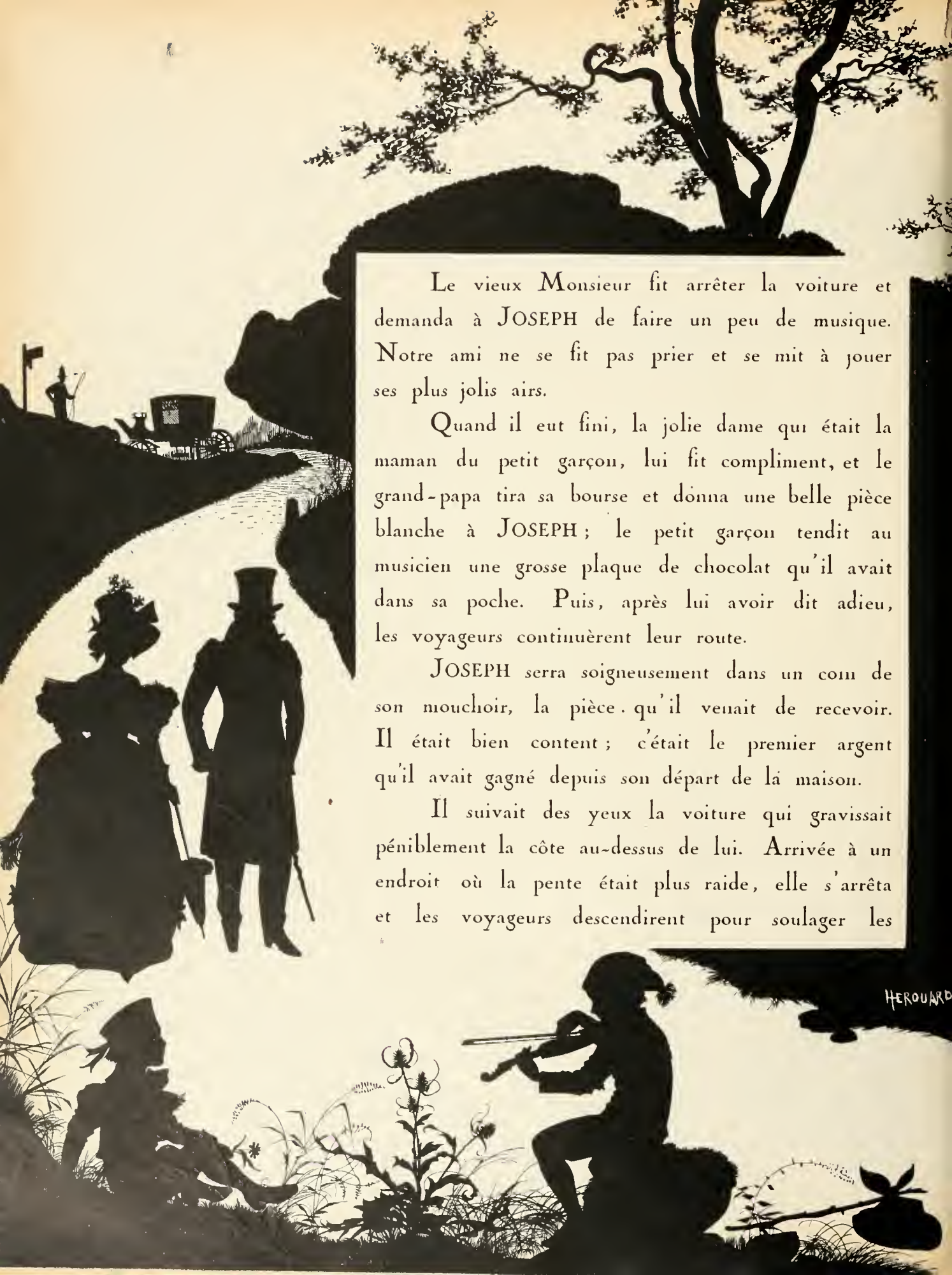


mais jamais il ne s'endormait sans avoir fait sa prière et, quand il n'était pas trop fatigué, il jouait encore un peu de violon en pensant à son vieil ami le curé.

Un matin, il suivait la route montant en lacets jusqu'à un col assez élevé qu'il devait traverser pour arriver dans une vallée voisine. Il entendit derrière lui les grelots d'un attelage qui le suivait. On rencontrait peu de voyageurs sur cette route écartée, et le petit garçon s'assit au bord du chemin pour laisser passer la voiture qui se rapprochait. C'était une grande berline, attelée de trois chevaux, dans laquelle une jolie dame blonde était assise à côté d'un vieux Monsieur.

Vis-à-vis d'eux, un petit garçon qui regardait curieusement JOSEPH, s'écria, en le montrant du doigt :

« Vois-tu, grand-papa, ce petit musicien. J'aimerais bien qu'il joue quelque chose. »

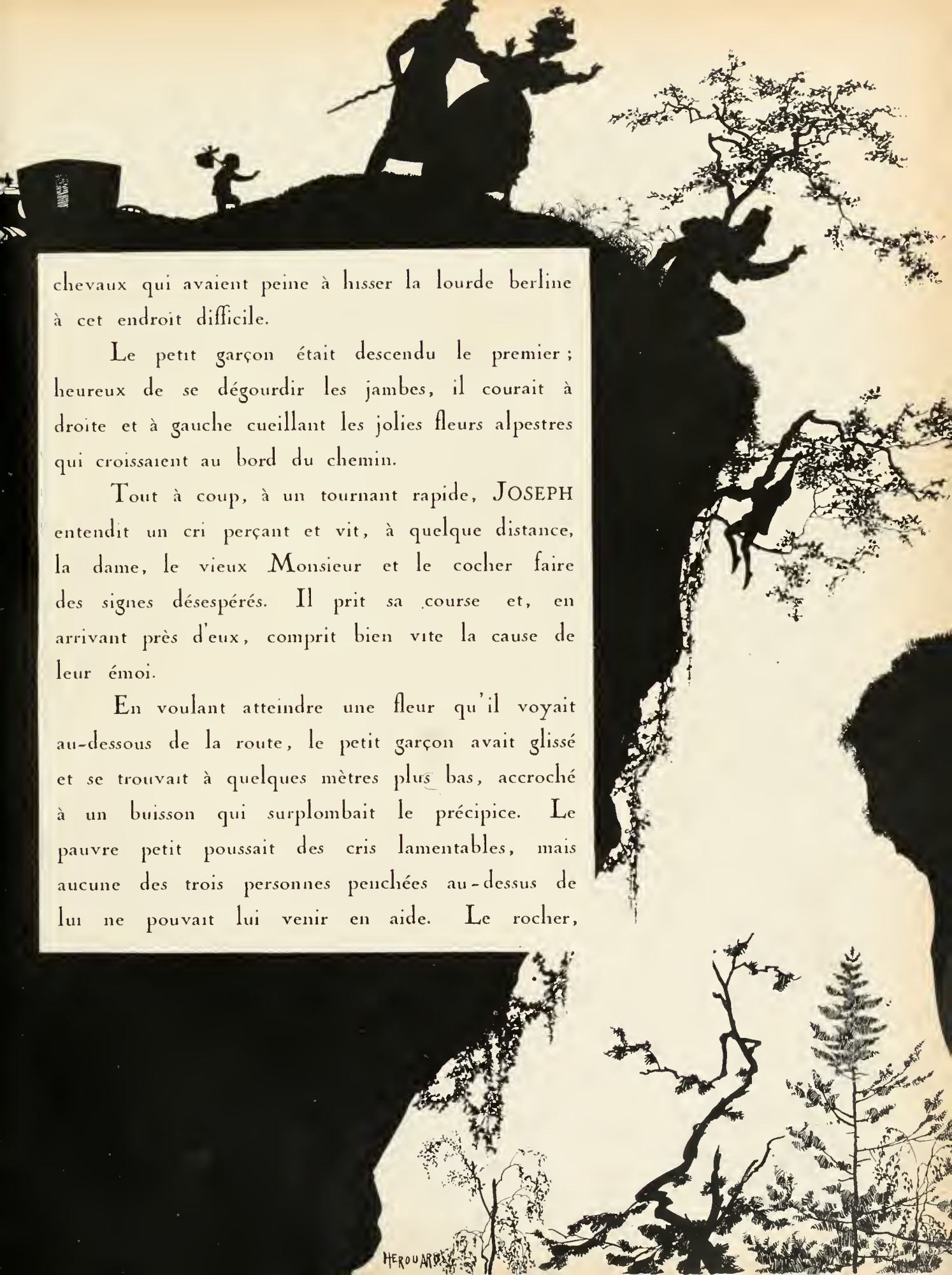


Le vieux Monsieur fit arrêter la voiture et demanda à JOSEPH de faire un peu de musique. Notre ami ne se fit pas prier et se mit à jouer ses plus jolis airs.

Quand il eut fini, la jolie dame qui était la maman du petit garçon, lui fit compliment, et le grand-papa tira sa bourse et donna une belle pièce blanche à JOSEPH ; le petit garçon tendit au musicien une grosse plaque de chocolat qu'il avait dans sa poche. Puis, après lui avoir dit adieu, les voyageurs continuèrent leur route.

JOSEPH serra soigneusement dans un coin de son mouchoir, la pièce qu'il venait de recevoir. Il était bien content ; c'était le premier argent qu'il avait gagné depuis son départ de la maison.

Il suivait des yeux la voiture qui gravissait péniblement la côte au-dessus de lui. Arrivée à un endroit où la pente était plus raide, elle s'arrêta et les voyageurs descendirent pour soulager les

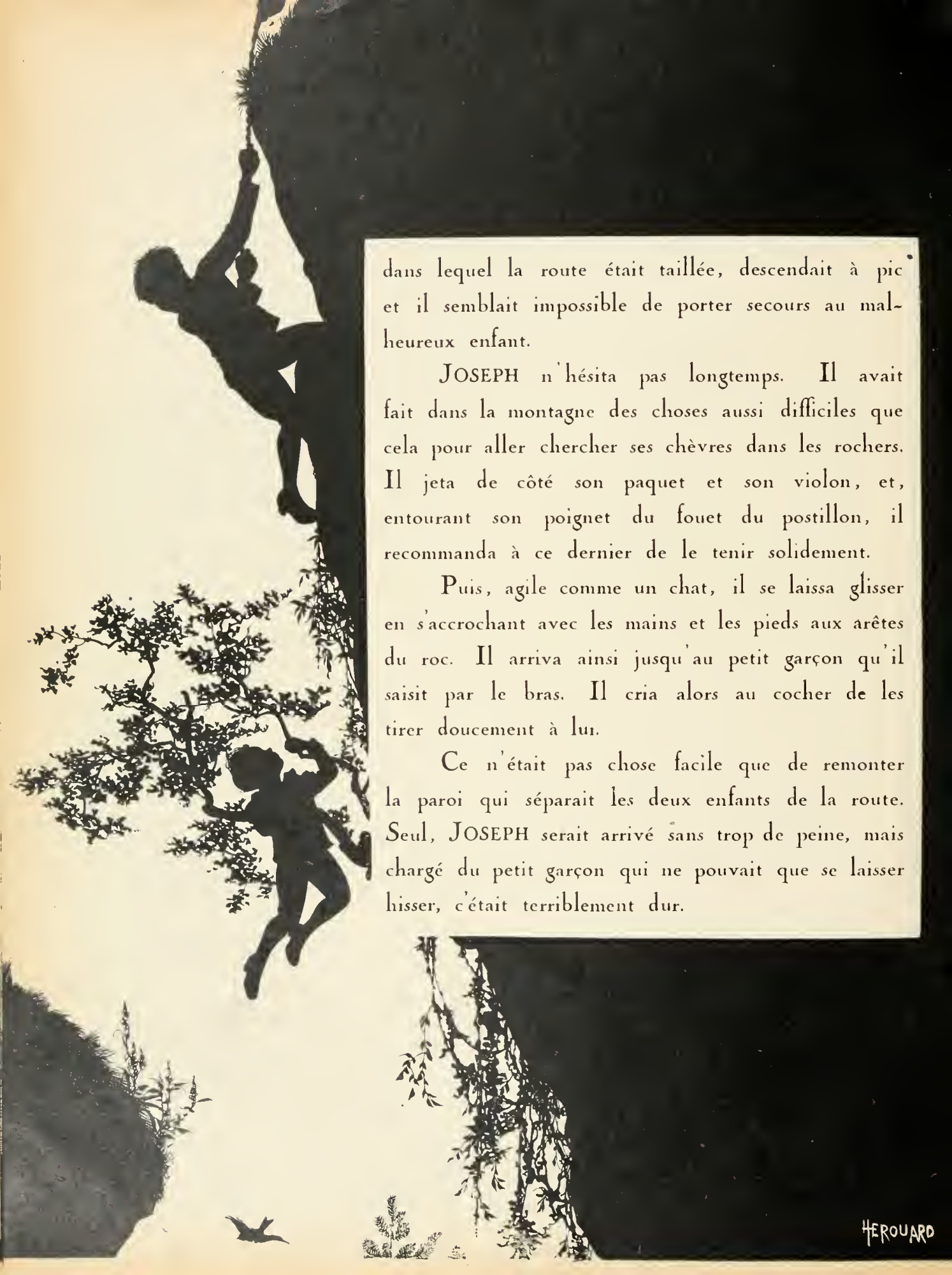


chevaux qui avaient peine à hisser la lourde berline à cet endroit difficile.

Le petit garçon était descendu le premier ; heureux de se dégourdir les jambes, il courait à droite et à gauche cueillant les jolies fleurs alpestres qui croissaient au bord du chemin.

Tout à coup, à un tournant rapide, JOSEPH entendit un cri perçant et vit, à quelque distance, la dame, le vieux Monsieur et le cocher faire des signes désespérés. Il prit sa course et, en arrivant près d'eux, comprit bien vite la cause de leur émoi.

En voulant atteindre une fleur qu'il voyait au-dessous de la route, le petit garçon avait glissé et se trouvait à quelques mètres plus bas, accroché à un buisson qui surplombait le précipice. Le pauvre petit poussait des cris lamentables, mais aucune des trois personnes penchées au-dessus de lui ne pouvait lui venir en aide. Le rocher,

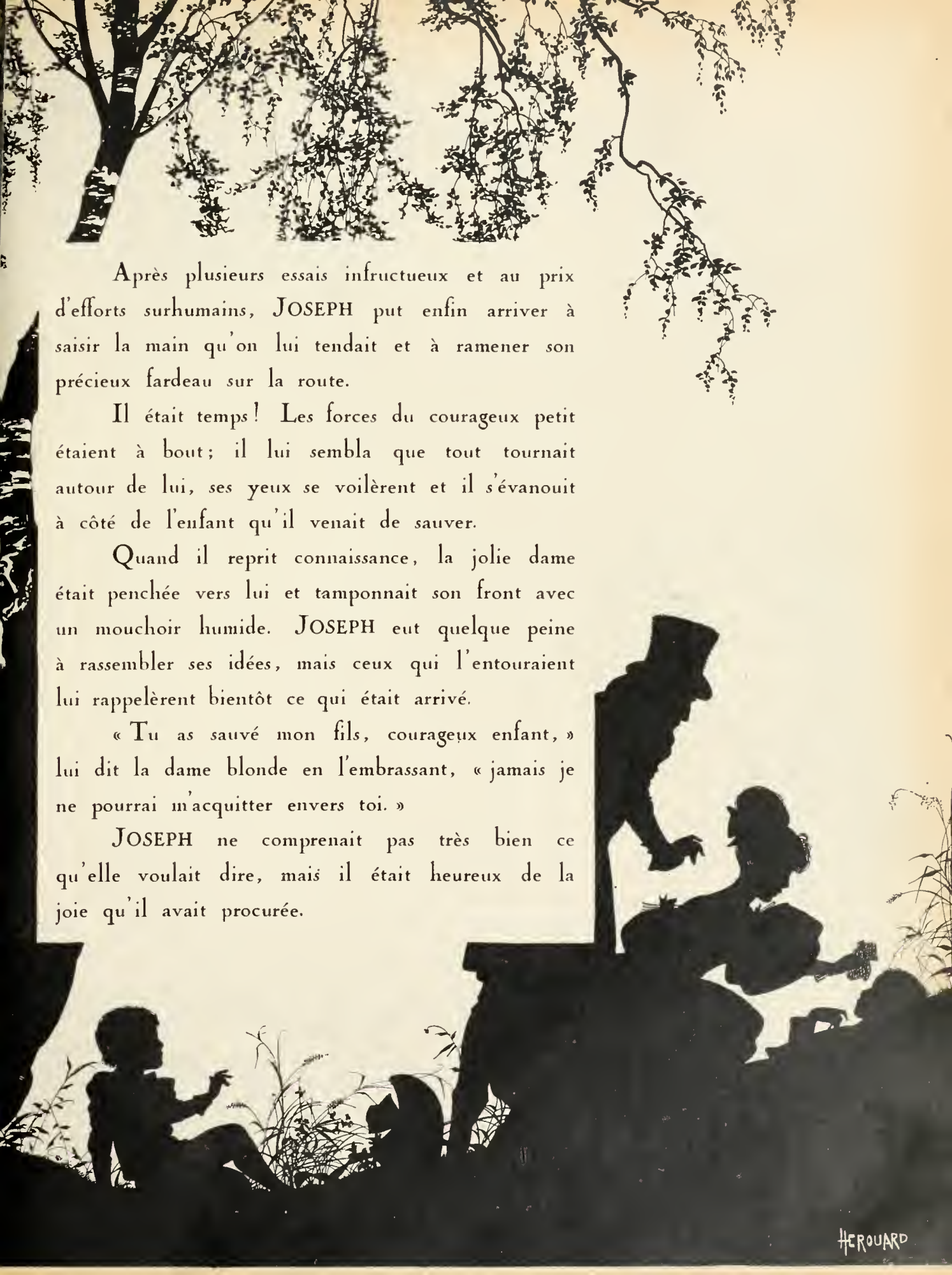


dans lequel la route était taillée, descendait à pic et il semblait impossible de porter secours au malheureux enfant.

JOSEPH n'hésita pas longtemps. Il avait fait dans la montagne des choses aussi difficiles que cela pour aller chercher ses chèvres dans les rochers. Il jeta de côté son paquet et son violon, et, entourant son poignet du fouet du postillon, il recommanda à ce dernier de le tenir solidement.

Puis, agile comme un chat, il se laissa glisser en s'accrochant avec les mains et les pieds aux arêtes du roc. Il arriva ainsi jusqu'au petit garçon qu'il saisit par le bras. Il cria alors au cocher de les tirer doucement à lui.

Ce n'était pas chose facile que de remonter la paroi qui séparait les deux enfants de la route. Seul, JOSEPH serait arrivé sans trop de peine, mais chargé du petit garçon qui ne pouvait que se laisser hisser, c'était terriblement dur.



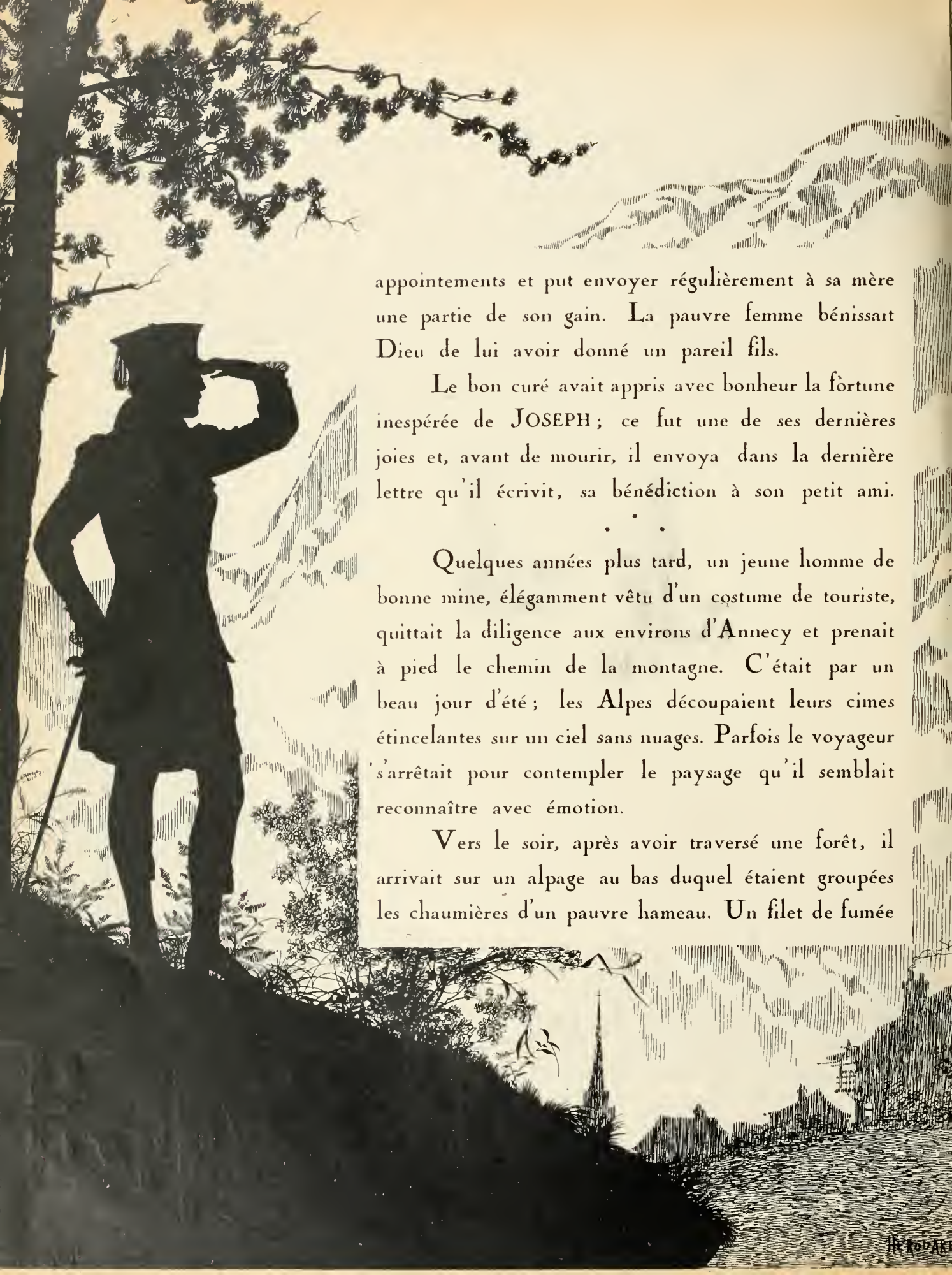
Après plusieurs essais infructueux et au prix d'efforts surhumains, JOSEPH put enfin arriver à saisir la main qu'on lui tendait et à ramener son précieux fardeau sur la route.

Il était temps ! Les forces du courageux petit étaient à bout ; il lui sembla que tout tournait autour de lui, ses yeux se voilèrent et il s'évanouit à côté de l'enfant qu'il venait de sauver.

Quand il reprit connaissance, la jolie dame était penchée vers lui et tamponnait son front avec un mouchoir humide. JOSEPH eut quelque peine à rassembler ses idées, mais ceux qui l'entouraient lui rappelèrent bientôt ce qui était arrivé.

« Tu as sauvé mon fils, courageux enfant, » lui dit la dame blonde en l'embrassant, « jamais je ne pourrai m'acquitter envers toi. »

JOSEPH ne comprenait pas très bien ce qu'elle voulait dire, mais il était heureux de la joie qu'il avait procurée.



appointements et put envoyer régulièrement à sa mère une partie de son gain. La pauvre femme bénissait Dieu de lui avoir donné un pareil fils.

Le bon curé avait appris avec bonheur la fortune inespérée de JOSEPH ; ce fut une de ses dernières joies et, avant de mourir, il envoya dans la dernière lettre qu'il écrivit, sa bénédiction à son petit ami.

* * *

Quelques années plus tard, un jeune homme de bonne mine, élégamment vêtu d'un costume de touriste, quittait la diligence aux environs d'Annecy et prenait à pied le chemin de la montagne. C'était par un beau jour d'été ; les Alpes découpaient leurs cimes étincelantes sur un ciel sans nuages. Parfois le voyageur s'arrêtait pour contempler le paysage qu'il semblait reconnaître avec émotion.

Vers le soir, après avoir traversé une forêt, il arrivait sur un alpage au bas duquel étaient groupées les chaumières d'un pauvre hameau. Un filet de fumée

montait du toit d'une cabane, et la cloche de la chapelle tintait pour l'Angelus.

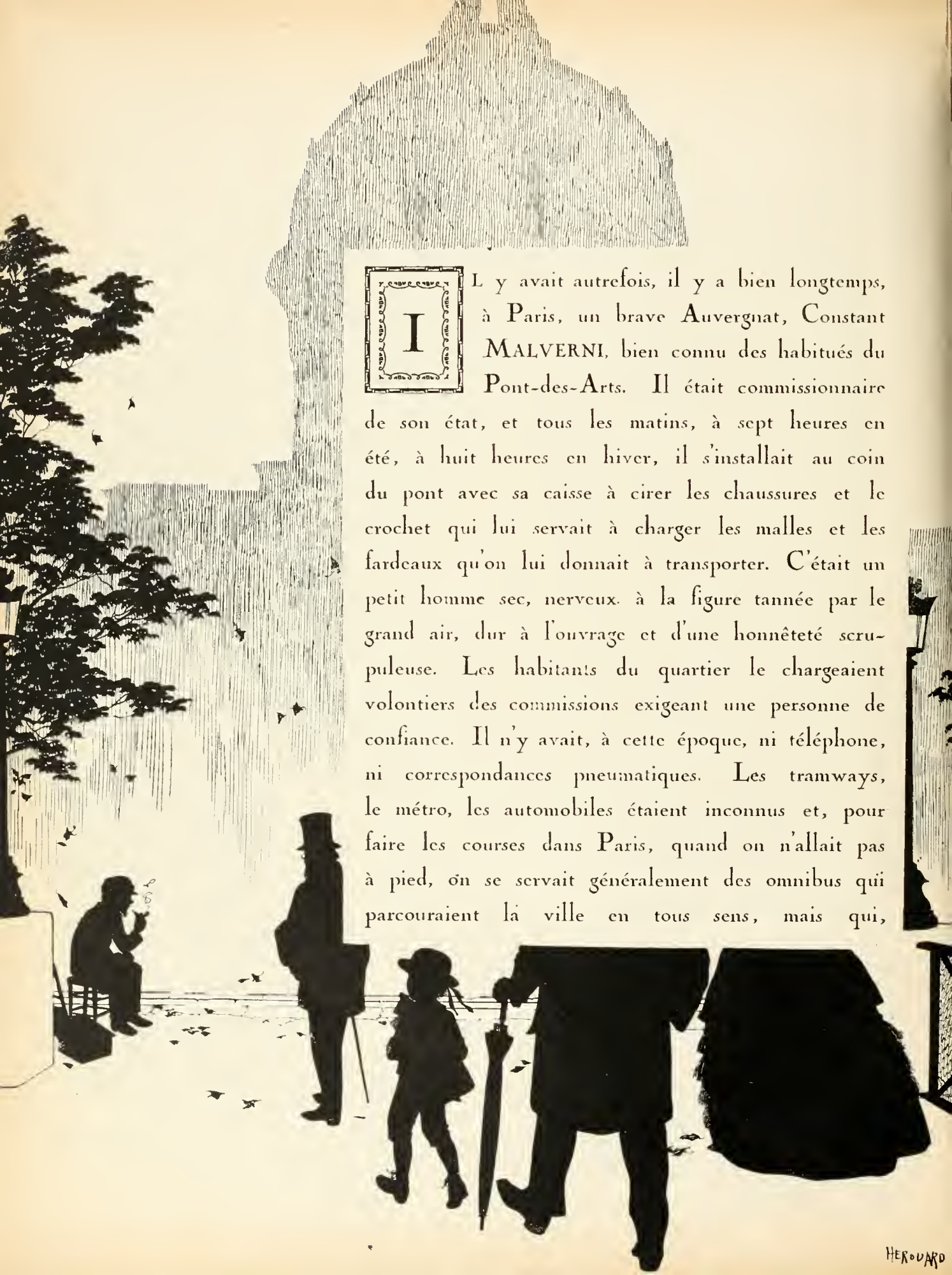
Alors le voyageur sentit battre son cœur, il força le pas et bientôt, devant une chaumière qu'il reconnut à peine, tant elle était propre et coquette, il aperçut une femme qui faisait rentrer des poules dans l'enclos.

Il se précipite vers elle... C'est sa chère maman qui hésite à reconnaître dans le beau garçon qui la serre sur son cœur, le pauvre petit JOSEPH qui, quelques années auparavant, quittait cette même chaumière avec toute sa fortune nouée dans un mouchoir.

Après les premières expansions suscitées par la joie du revoir, JOSEPH prit avec sa mère le chemin du modeste cimetière où son vieil ami le curé dormait son dernier sommeil. Ils adressèrent une fervente prière à Dieu pour le remercier d'avoir ainsi gardé et protégé le jeune homme, et une larme de reconnaissance tomba des yeux de JOSEPH sur le tertre vert au souvenir de l'excellent homme qui avait été pour lui un si bon ami.

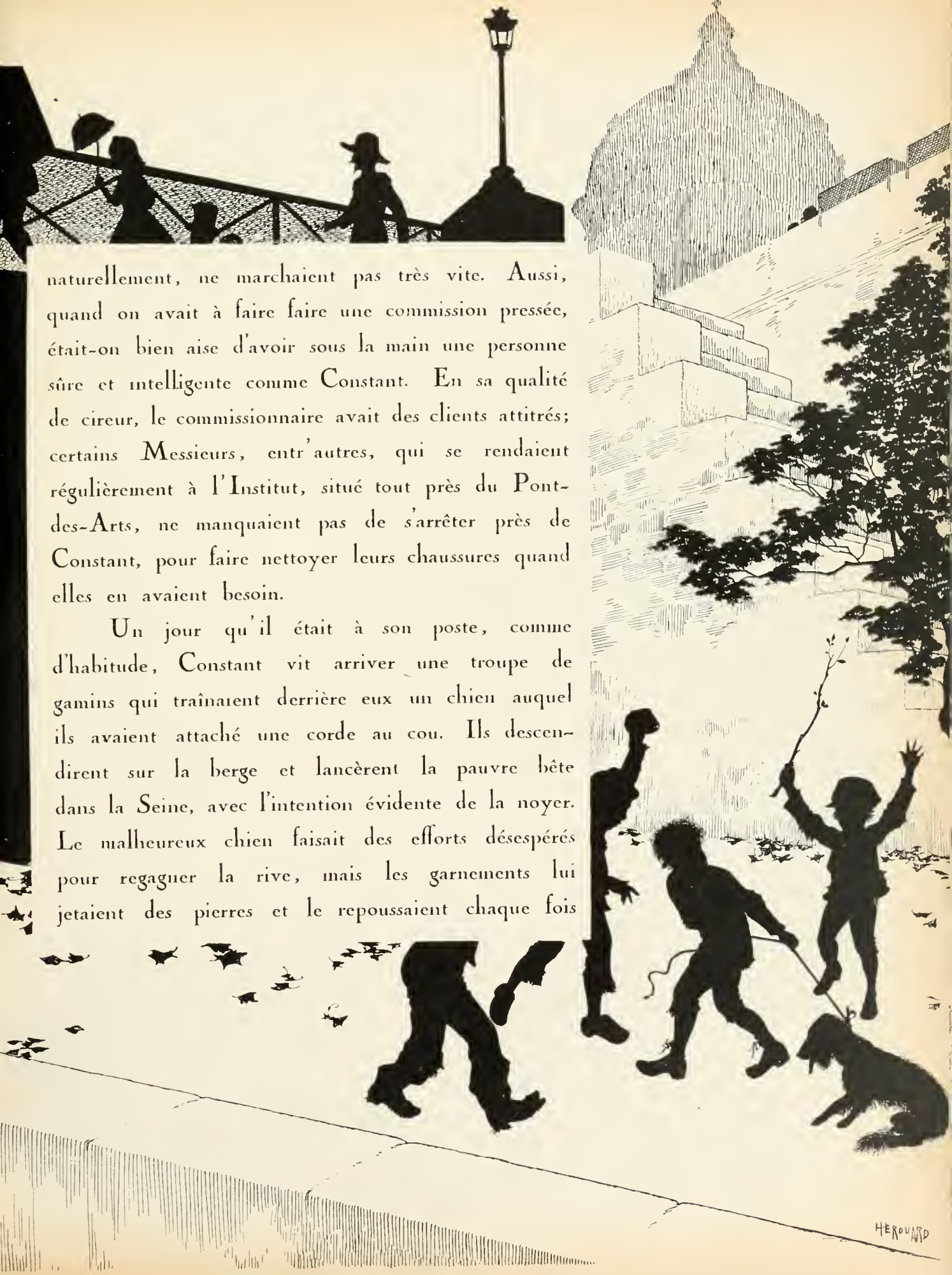
HEROUARD

PATAUD
HERODARD



IL y avait autrefois, il y a bien longtemps, à Paris, un brave Auvergnat, Constant MALVERNI, bien connu des habitués du Pont-des-Arts. Il était commissionnaire de son état, et tous les matins, à sept heures en été, à huit heures en hiver, il s'installait au coin du pont avec sa caisse à cirer les chaussures et le crochet qui lui servait à charger les malles et les fardeaux qu'on lui donnait à transporter. C'était un petit homme sec, nerveux, à la figure tannée par le grand air, dur à l'ouvrage et d'une honnêteté scrupuleuse. Les habitants du quartier le chargeaient volontiers des commissions exigeant une personne de confiance. Il n'y avait, à cette époque, ni téléphone, ni correspondances pneumatiques. Les tramways, le métro, les automobiles étaient inconnus et, pour faire les courses dans Paris, quand on n'allait pas à pied, on se servait généralement des omnibus qui parcouraient la ville en tous sens, mais qui,

HEROUARD



naturellement, ne marchaient pas très vite. Aussi, quand on avait à faire faire une commission pressée, était-on bien aise d'avoir sous la main une personne sûre et intelligente comme Constant. En sa qualité de cireur, le commissionnaire avait des clients attitrés; certains Messieurs, entr'autres, qui se rendaient régulièrement à l'Institut, situé tout près du Pont-des-Arts, ne manquaient pas de s'arrêter près de Constant, pour faire nettoyer leurs chaussures quand elles en avaient besoin.

Un jour qu'il était à son poste, comme d'habitude, Constant vit arriver une troupe de gamins qui traînaient derrière eux un chien auquel ils avaient attaché une corde au cou. Ils descendirent sur la berge et lancèrent la pauvre bête dans la Seine, avec l'intention évidente de la noyer. Le malheureux chien faisait des efforts désespérés pour regagner la rive, mais les garnements lui jetaient des pierres et le repoussaient chaque fois

qu'il voulait aborder. Constant ne pouvait supporter de voir maltraiter les animaux ; il descendit à son tour au bord du fleuve et, attrapant celui des polissons qui paraissait le plus acharné, se mit à lui frotter les oreilles d'importance. Le méchant gamin poussa des hurlements, et ses camarades, craignant d'être corrigés à leur tour, se sauvèrent à toutes jambes. Le pauvre chien, à bout de forces, n'arrivait plus que péniblement à se maintenir sur l'eau. Constant se pencha vers lui et put le saisir au moment où il allait être entraîné par le courant. Il le tira sur la berge où le pauvre animal resta épuisé, haletant, sans pouvoir bouger pendant plusieurs minutes. Il se remit enfin et fixa sur son sauveur un regard si tendre, si reconnaissant, que Constant en fut tout remué Le méchant garçon qui avait voulu noyer le chien s'était enfui dès qu'il avait pu s'échapper des mains de Constant et ce dernier, assez embarrassé, ne savait trop que faire du pauvre

HEROUA

animal qu'il venait de sauver. Pensant qu'il saurait bien retrouver le chemin de la maison de son maître, il le laissa se sécher au soleil et remonta reprendre sa place accoutumée au coin du pont.

A peine installé, Constant aperçut le chien qui avait suivi ses traces et s'approchait en remuant la queue. Il caressa la pauvre bête qui lui lécha la main en levant sur lui ce regard dont l'éloquence avait déjà touché le brave Auvergnat. Constant considéra alors plus attentivement l'animal. C'était un caniche, jeune encore, mais d'une maigreur effrayante. Il était gris, strié de brun ; ses longs poils, encore humides, étaient emmêlés d'une façon lamentable et couvraient en partie des yeux intelligents.

« Que vais-je faire de toi, mon pauvre cabot ? » dit à demi-voix Constant en regardant le chien qui s'était couché à ses pieds.

Le caniche semblait comprendre et répondait

en agitant faiblement la queue. Le commissionnaire tira une croûte de pain de sa poche et la tendit au chien qui la dévora avec avidité.

« Si ce n'est pas une pitié, » continua Constant en poursuivant son monologue, « de laisser ainsi périr de faim une pauvre bête comme celle-là et, après l'avoir affamée, vouloir encore la faire noyer par ces méchants gamins ! . . . »

La journée se passa sans incident ; le caniche n'avait pas quitté la place qu'il avait adoptée à côté de la caisse du commissionnaire. Le soir venu, ce dernier prit son crochet, chargea son attirail sur son dos et se mit en devoir de regagner son logis. Le chien se leva et marcha sur les talons de Constant comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie. Arrivé devant la maison où logeait l'Auvergnat, ce dernier eut une hésitation. Il craignait, en amenant ce nouveau compagnon dans la mansarde qu'il occupait avec sa femme, les reproches de la

HERO

mènagère qui ne verrait pas d'un bon œil une bouche de plus à nourrir, alors que souvent il y avait à peine de quoi manger pour eux deux.

« Bah ! . . tant pis, » se dit en fin de compte le brave homme, « un chien comme celui-là se contente de peu. J'ai commencé par le sauver ce matin, je ne puis pas l'abandonner maintenant. »

La réception que fit la femme du commissionnaire au nouveau venu, ne fut pas précisément cordiale, mais, en somme, elle prit assez facilement son parti de cette adoption, et le chien qu'on avait baptisé PATAUD, fit bientôt partie de la famille.

Constant n'eut pas à se repentir de sa bonne action. PATAUD devint pour lui un compagnon et un ami qui ne le quittait ni le jour ni la nuit. Le matin, ils partaient ensemble pour le Pont-des-Arts et bientôt les clients du commissionnaire connurent tous PATAUD qui montait la

HEROUARD

garde près de la caisse quand son maître était en course et avait commandé au chien de rester là. L'intelligence remarquable de PATAUD se développait sous l'influence des bons traitements et de l'affection que lui témoignait son nouveau maître.

C'est précisément pour vous raconter quelques traits de ce merveilleux instinct que j'ai commencé cette histoire.

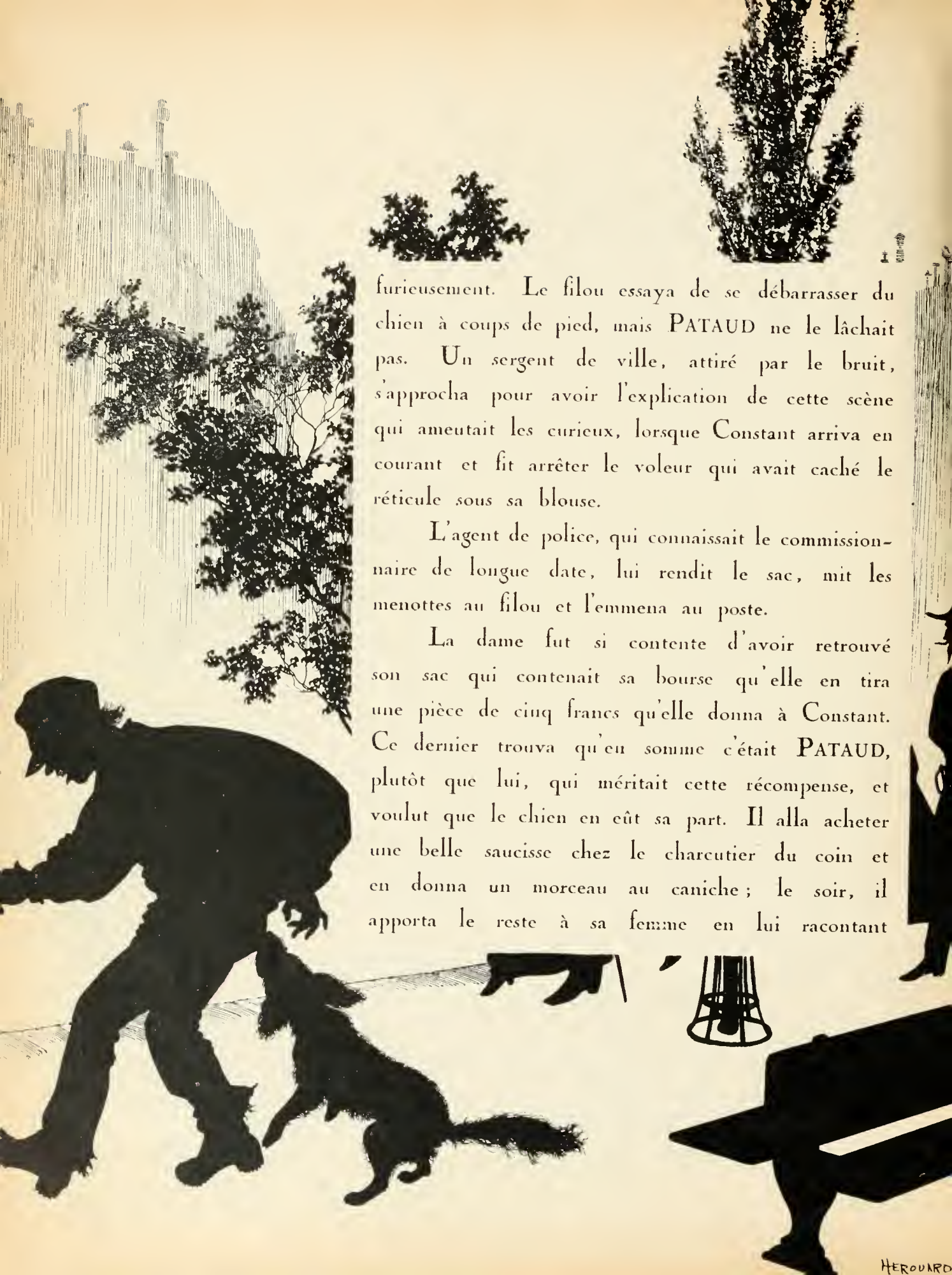
Comme je vous le disais, PATAUD avait bientôt fait la connaissance des clients qui venaient régulièrement faire cirer leurs bottines par Constant, et plus d'un lui apportait, de temps en temps, un morceau de sucre ou une friandise.

A la suite d'un exploit, où le brave chien se couvrit de gloire, un vieux Monsieur de l'Institut voulut l'acheter et en offrit un prix élevé à Constant. Mais PATAUD n'était pas à vendre, et le commissionnaire pensait bien ne jamais s'en défaire.

HEROU

Voici l'aventure dans laquelle notre caniche s'était particulièrement distingué :

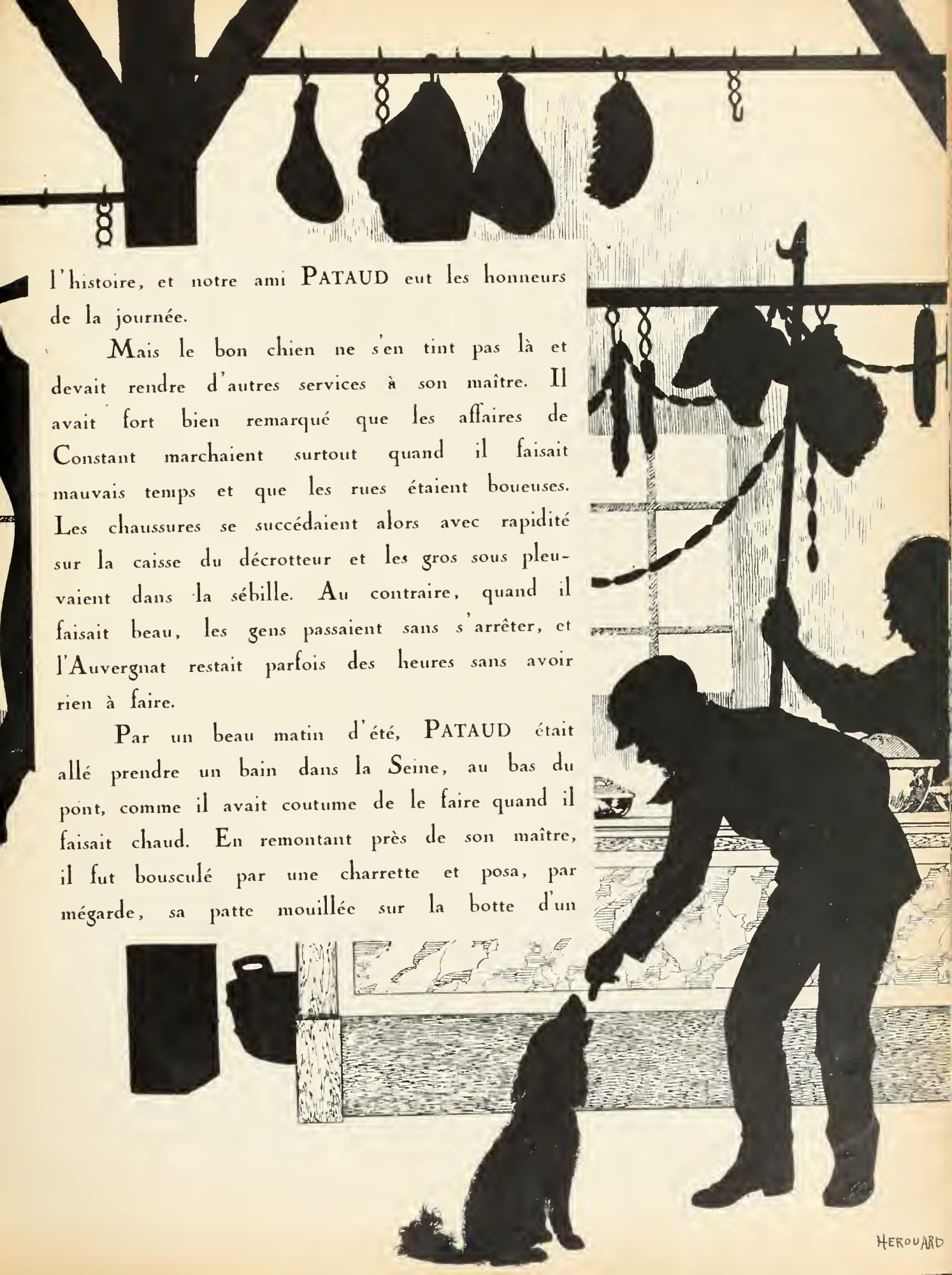
Par une après-midi pluvieuse, où la chaussée était couverte de boue, une dame, en traversant le pont, fut éclaboussée par une voiture qui venait du quai au grand trot. Désireuse de réparer cet accident, elle s'approcha de Constant pour faire nettoyer ses bottines et sa robe, et déposa sur l'escabeau du commissionnaire, un réticule qu'elle tenait à la main. Un mauvais sujet, qui rôdait aux environs, l'avait observée et, s'approchant sans être remarqué, profita d'un moment où Constant, muni d'une brosse, était baissé, pour s'emparer du petit sac et disparaître dans la foule des passants. Il croyait n'avoir pas eu de témoin, mais avait compté sans PATAUD qui veillait comme un brave chien qu'il était. En voyant filer le voleur, le caniche s'élança à sa poursuite et, l'ayant bientôt rejoint, le saisit par son pantalon en aboyant



furieusement. Le filou essaya de se débarrasser du chien à coups de pied, mais PATAUD ne le lâchait pas. Un sergent de ville, attiré par le bruit, s'approcha pour avoir l'explication de cette scène qui ameutait les curieux, lorsque Constant arriva en courant et fit arrêter le voleur qui avait caché le réticule sous sa blouse.

L'agent de police, qui connaissait le commissionnaire de longue date, lui rendit le sac, mit les menottes au filou et l'emmena au poste.

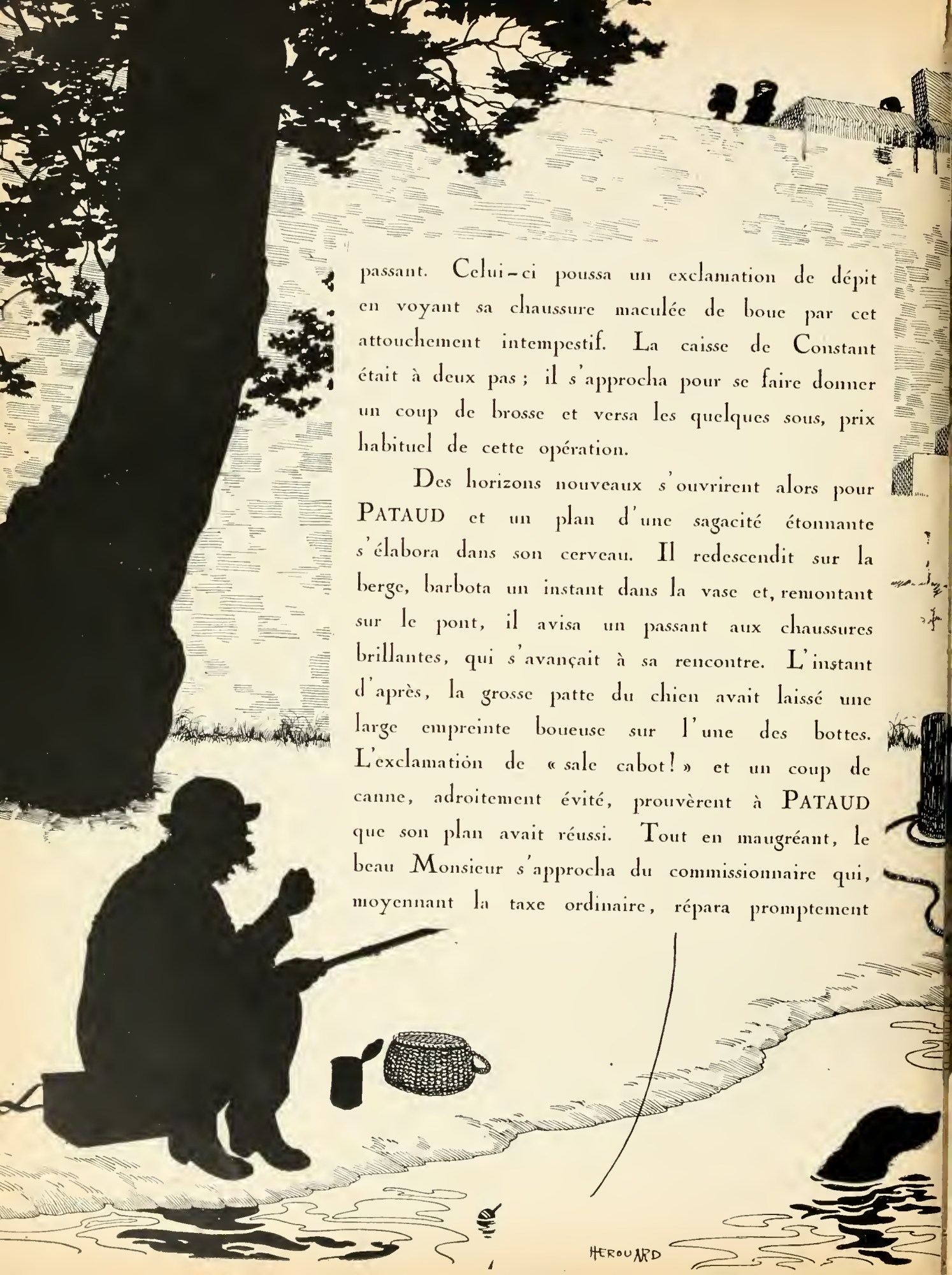
La dame fut si contente d'avoir retrouvé son sac qui contenait sa bourse qu'elle en tira une pièce de cinq francs qu'elle donna à Constant. Ce dernier trouva qu'en somme c'était PATAUD, plutôt que lui, qui méritait cette récompense, et voulut que le chien en eût sa part. Il alla acheter une belle saucisse chez le charcutier du coin et en donna un morceau au caniche ; le soir, il apporta le reste à sa femme en lui racontant



l'histoire, et notre ami PATAUD eut les honneurs de la journée.

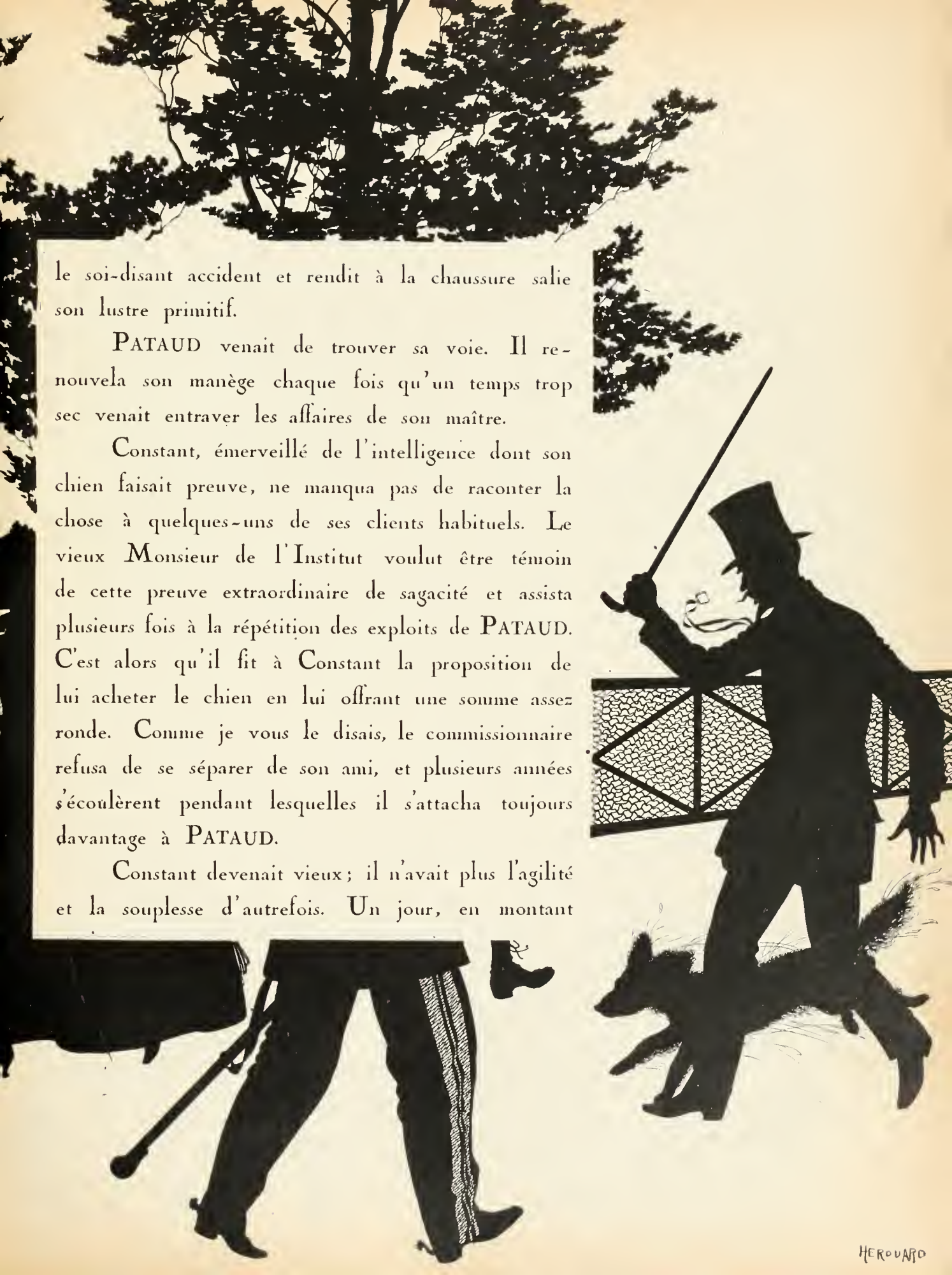
Mais le bon chien ne s'en tint pas là et devait rendre d'autres services à son maître. Il avait fort bien remarqué que les affaires de Constant marchaient surtout quand il faisait mauvais temps et que les rues étaient boueuses. Les chaussures se succédaient alors avec rapidité sur la caisse du décrotteur et les gros sous pleuvaient dans la sébille. Au contraire, quand il faisait beau, les gens passaient sans s'arrêter, et l'Auvergnat restait parfois des heures sans avoir rien à faire.

Par un beau matin d'été, PATAUD était allé prendre un bain dans la Seine, au bas du pont, comme il avait coutume de le faire quand il faisait chaud. En remontant près de son maître, il fut bousculé par une charrette et posa, par mégarde, sa patte mouillée sur la botte d'un



passant. Celui-ci poussa un exclamation de dépit en voyant sa chaussure maculée de boue par cet attouchement intempestif. La caisse de Constant était à deux pas ; il s'approcha pour se faire donner un coup de brosse et versa les quelques sous, prix habituel de cette opération.

Des horizons nouveaux s'ouvrirent alors pour PATAUD et un plan d'une sagacité étonnante s'élabora dans son cerveau. Il redescendit sur la berge, barbota un instant dans la vase et, remontant sur le pont, il avisa un passant aux chaussures brillantes, qui s'avançait à sa rencontre. L'instant d'après, la grosse patte du chien avait laissé une large empreinte boueuse sur l'une des bottes. L'exclamation de « sale cabot ! » et un coup de canne, adroitement évité, prouvèrent à PATAUD que son plan avait réussi. Tout en maugréant, le beau Monsieur s'approcha du commissionnaire qui, moyennant la taxe ordinaire, répara promptement



le soi-disant accident et rendit à la chaussure salie son lustre primitif.

PATAUD venait de trouver sa voie. Il renouvela son manège chaque fois qu'un temps trop sec venait entraver les affaires de son maître.

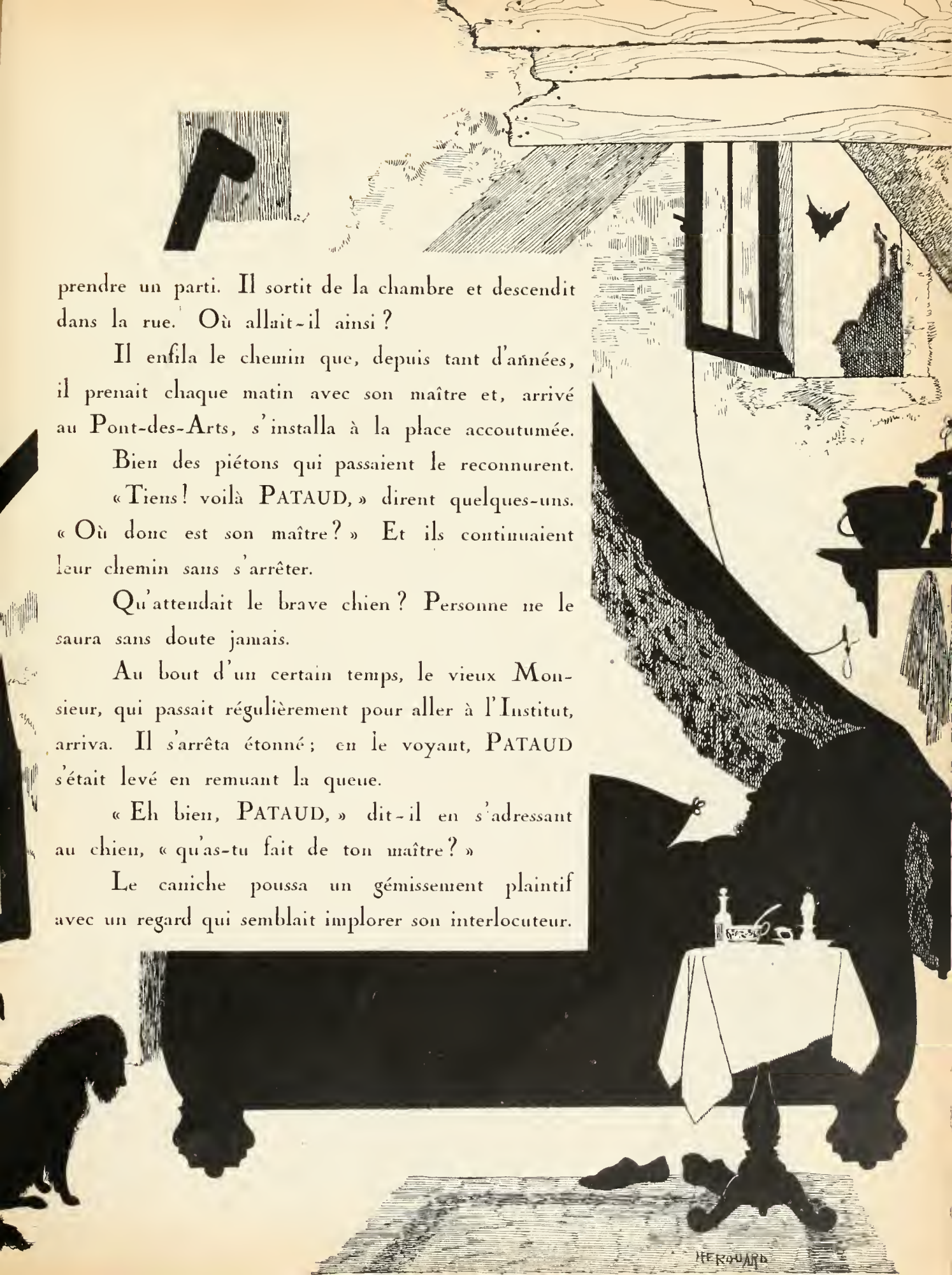
Constant, émerveillé de l'intelligence dont son chien faisait preuve, ne manqua pas de raconter la chose à quelques-uns de ses clients habituels. Le vieux Monsieur de l'Institut voulut être témoin de cette preuve extraordinaire de sagacité et assista plusieurs fois à la répétition des exploits de PATAUD. C'est alors qu'il fit à Constant la proposition de lui acheter le chien en lui offrant une somme assez ronde. Comme je vous le disais, le commissionnaire refusa de se séparer de son ami, et plusieurs années s'écoulèrent pendant lesquelles il s'attacha toujours davantage à PATAUD.

Constant devenait vieux ; il n'avait plus l'agilité et la souplesse d'autrefois. Un jour, en montant

une malle un peu lourde, il glissa dans l'escalier et se démit la hanche. C'était pour le pauvre homme un accident terrible qui l'empêcherait certainement de reprendre jamais son ancien métier. Les modestes économies qu'il avait péniblement amassées ne dureraient pas longtemps, et l'avenir s'ouvrait bien sombre pour le pauvre homme. Couché dans son lit, le brave Constant remuait de tristes pensées. PATAUD, assis près de lui, ne quittait pas son maître du regard. Il n'avait pas compris, le premier matin, qu'on restât au logis, et allait d'un air inquiet du lit à la caisse du commissionnaire, déposée dans un coin de la chambre. Constant secouait tristement la tête.

« C'est fini pour longtemps, le Pont-des-Arts, mon pauvre PATAUD, » murmurait-il en caressant le bon chien qui semblait partager sa peine.

Le lendemain, le caniche interrogea du regard son maître toujours étendu dans son lit, et, voyant qu'il ne faisait pas mine de se lever, sembla



prendre un parti. Il sortit de la chambre et descendit dans la rue. Où allait-il ainsi ?

Il enfila le chemin que, depuis tant d'années, il prenait chaque matin avec son maître et, arrivé au Pont-des-Arts, s'installa à la place accoutumée.

Bien des piétons qui passaient le reconnurent. « Tiens ! voilà PATAUD, » dirent quelques-uns. « Où donc est son maître ? » Et ils continuaient leur chemin sans s'arrêter.

Qu'attendait le brave chien ? Personne ne le saura sans doute jamais.

Au bout d'un certain temps, le vieux Monsieur, qui passait régulièrement pour aller à l'Institut, arriva. Il s'arrêta étonné ; en le voyant, PATAUD s'était levé en remuant la queue.

« Eh bien, PATAUD, » dit-il en s'adressant au chien, « qu'as-tu fait de ton maître ? »

Le caniche poussa un gémissement plaintif avec un regard qui semblait implorer son interlocuteur.

Puis, faisant quelques pas, il tourna la tête vers le vieux Monsieur comme pour l'inviter à le suivre. Ce dernier hésitait, ne sachant pas encore ce que lui voulait le chien. Mais PATAUD semblait insister d'une façon si pressante qu'il finit par marcher derrière lui. Se voyant compris, PATAUD se dirigea allègrement vers le logis de Constant, se retournant, de temps en temps, pour voir s'il était suivi. Arrivé devant la maison, il entra, et le concierge confirma au visiteur que c'était bien la demeure de l'Auvergnat que le chien avait voulu lui indiquer.

Qui fut surpris en voyant entrer dans sa mansarde, accompagné de PATAUD, le vieux Monsieur du Pont-des-Arts, qui n'était autre qu'un célèbre savant? Ce fut notre ami Constant.

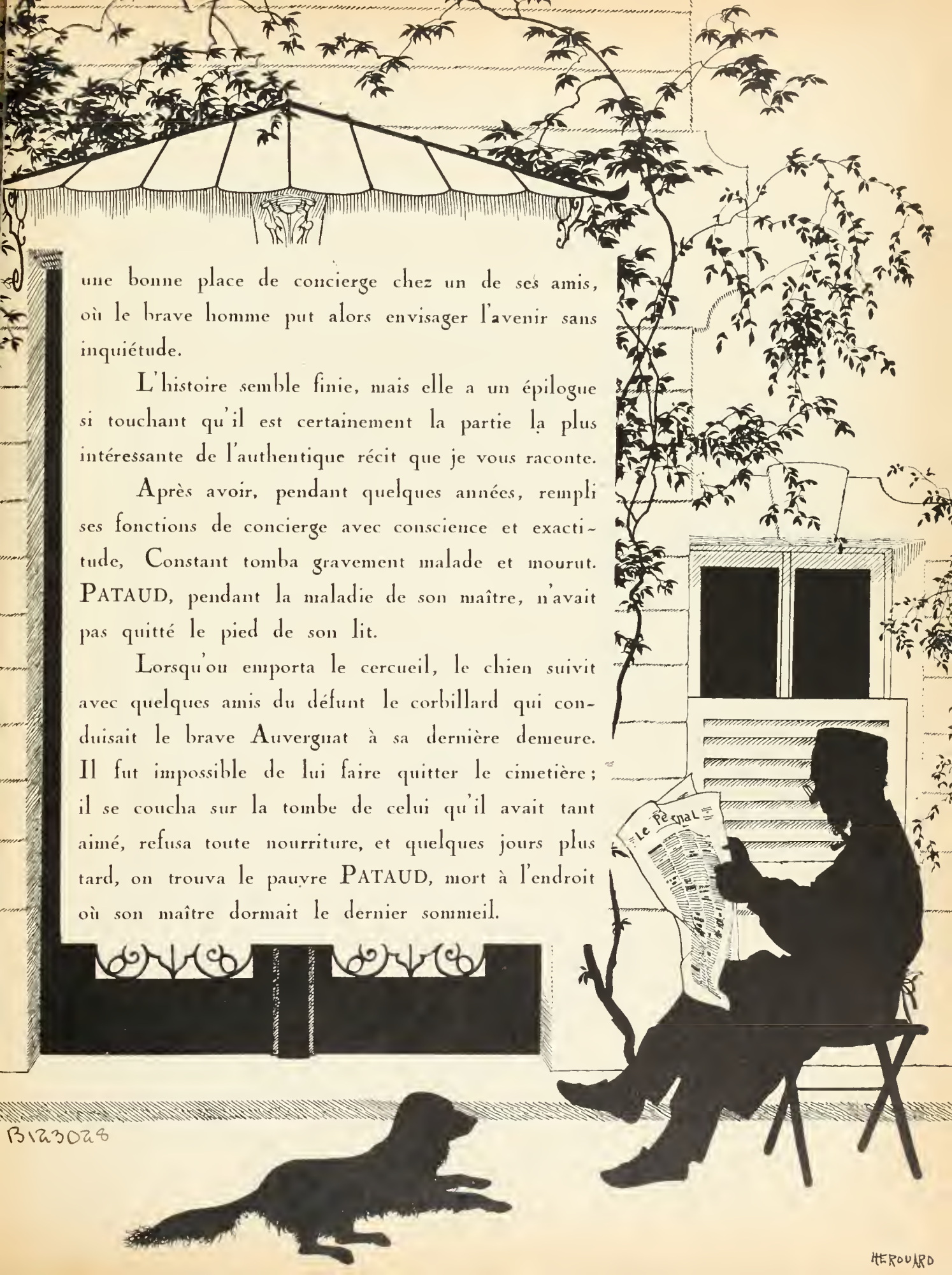
Mis au courant de l'accident survenu au commissionnaire, son fidèle client lui promit aide et assistance. Il tint parole et procura à Constant

une bonne place de concierge chez un de ses amis, où le brave homme put alors envisager l'avenir sans inquiétude.

L'histoire semble finie, mais elle a un épilogue si touchant qu'il est certainement la partie la plus intéressante de l'authentique récit que je vous raconte.

Après avoir, pendant quelques années, rempli ses fonctions de concierge avec conscience et exactitude, Constant tomba gravement malade et mourut. PATAUD, pendant la maladie de son maître, n'avait pas quitté le pied de son lit.

Lorsqu'on emporta le cercueil, le chien suivit avec quelques amis du défunt le corbillard qui conduisait le brave Auvergnat à sa dernière demeure. Il fut impossible de lui faire quitter le cimetière ; il se coucha sur la tombe de celui qu'il avait tant aimé, refusa toute nourriture, et quelques jours plus tard, on trouva le pauvre PATAUD, mort à l'endroit où son maître dormait le dernier sommeil.



B123028